



[www.initiation.fr](http://www.initiation.fr)

# L'Initiation

Cahiers de documentation éocértaïque traditionnelle

Revue L'Initiation n° 2/2007 avril - mai - juin Trimestriel 18 €



Constant Chevillon (1880-1944)

Revue du Martinisme et des divers courants initiatiques  
fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par le Dr Philippe Encausse





Constant Chevillon

### L'Initiation

7/2 rés. Marceau-Normandie  
43, avenue Marceau  
92400 Courbevoie  
Téléphone & télécopie :  
(entre 9 h et 18 h)  
01 47 81 84 79  
yvesfred.boisset@papus.info

CCP : 8 288 40 U PARIS

Directeur : Michel Léger  
Rédacteur en chef :  
Yves-Fred Boisset  
Rédacteurs en chef adjoints :  
Aude Ben-Moha  
& Bruno Le Chaux

Administrateur-honoraire :  
Jacqueline Encausse  
Administrateur : Annie Boisset  
Rédacteurs adjoints : Mehdi,  
M.-F. Turpaud & Marc Bartheau  
Conception graphique :  
Aude Ben-Moha



**L'Initiation** est également  
présente sur les sites web :  
[www.initiation.fr](http://www.initiation.fr) (site officiel)  
[www.yvesfred.com](http://www.yvesfred.com)  
[www.chez.com/crp](http://www.chez.com/crp)  
[www.france-spiritualites.com](http://www.france-spiritualites.com)

Les opinions émises dans les articles que  
publie **L'Initiation** doivent être consi-  
dérées comme propres à leurs auteurs et  
n'engagent que leur responsabilité.

**L'Initiation** ne répond pas des  
manuscrits communiqués.  
Les manuscrits non utilisés ne sont pas  
rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction  
et d'adaptation réservés pour tous pays.

### Sommaire du n° 2/2007

Éditorial, par Yves-Fred Boisset .....	82
La tolérance, par Henry Bac .....	83
Louis-Claude de Saint-Martin et la calendrier républicain, par Henry Bac .....	86
Une cité initiatrice : Florence, par Henry Bac .....	90
Un homme pour notre temps : Constant Chevillon (1880-1944) • Mors et Vita • L'esprit • Le vrai visage de la franc-maçonnerie . . . .	95
Les phénomènes paranormaux, par Serge Hutin .....	114
Quelques informations au sujet de la « <i>Fraternitas Thesauri Lucis</i> », par François Bertrand .....	132
Wagner ou la magie de l'opéra (1 <sup>re</sup> partie), par Marcel Mollé .....	135
Les livres et les revues .....	152
Bulletin d'abonnement .....	160
Inventaire et sommaires 2006 .....	III de couverture





**A**u nombre des grandes figures qui ont illustré la tradition ésotérique et la spiritualité véritable au vingtième siècle, Constant Chevillon occupe dans nos mémoires une place prépondérante tant sa personnalité et son œuvre ont gravé dans l'intemporel un sceau ineffaçable.

Nous savons combien le temps qui coule à son rythme immuable engloutit le souvenir de ceux qui nous ont précédés sur le chemin de la connaissance et qui nous ont montré la voie si balisée de doutes, de découragements, alors que seul « un vrai désir », tel que le définissait Louis-Claude de Saint-Martin, nous aide à poursuivre notre route. Les initiés ne contournent pas les obstacles ; ils les affrontent avec la ferme résolution de les surmonter.

Dans cette revue, nous considérons que nous avons le devoir de veiller pieusement et sans faiblesse sur la flamme qu'ont allumée nos anciens. Comme nous le faisons dans une autre publication dont nous avons également la charge et dans laquelle nous nous attachons à perpétuer le souvenir d'écrivains et d'artistes souvent méconnus, voire méprisés des beaux esprits, ici, s'il est vrai que nous aimons publier de nouveaux auteurs, nous restons fidèles aux plumes de jadis qui n'ont pas souffert des ravages du temps qui fuit. Nous espérons ainsi maintenir un équilibre éditorial qui, à toutes les époques, a su donner à la revue (plus que centenaire à présent) son visage toujours jeune.

Dans le présent numéro, nous avons invité trois auteurs qui furent, en leur temps, des fidèles de la revue : Constant Chevillon (1880-1944), Henry Bac (1900-1991) et Serge Hutin (1927-1997). Bien entendu, ce choix n'a rien d'exhaustif ; d'autres auteurs viendront, au fil des livraisons, se rappeler à notre fraternel souvenir.

On connaît les circonstances dramatiques (et mystérieuses ?) dans lesquelles fut assassiné Constant Chevillon en 1944, peu avant la libération. On sait la jeunesse d'esprit d'Henry Bac, grand voyageur, qui, jusqu'à la fin de ses jours et malgré son grand âge, nous adressait son billet trimestriel sans jamais faillir. On se souvient des articles manuscrits et quasi indéchiffrables de Serge Hutin mais que nous nous faisons cependant une joie de décrypter. Son dernier article traitait de la mort ; il fut posté la veille de la Toussaint 97 mais, en raison d'un long week-end, il ne nous parvint que le lendemain de sa propre mort dont nous avons été informés seulement deux heures avant le passage du facteur ! Étrange clin d'œil du calendrier !

Nous avons également voulu rendre hommage à un grand spécialiste de l'opéra et, plus particulièrement, de Wagner dont l'œuvre lyrique et magique renferme bien des messages propres à élever nos pensées, même si l'on sait que, par la suite, certains ont voulu l'exploiter à des fins inavouables.

Bonne lecture et... bonnes vacances à tous.

Yes-Fred Boisset

Par Henry Bac



*Le véritable initié, en apprenant à vaincre ses passions, en faisant table rase des préjugés, détient, peu à peu, assez de puissance sur lui-même pour devenir réellement tolérant. Il faut comprendre la valeur du mot « Tolérance ».*

**O**n dit parfois d'un homme qu'il est tolérant parce qu'il laisse autrui agir sans protester. Mirabeau n'avait-il pas raison de dénoncer la tolérance comme une expression qui sent sa tyrannie.

À notre avis, elle représente autre chose qu'un don bénévole.

Si quelqu'un propage des opinions que nous estimons malsaines ou dangereuses, devons-nous avant tout l'empêcher de s'exprimer ? Non, car, en dépit de notre aversion pour ses points de vue, il convient de nous souvenir qu'une société ne saurait être juste si les consciences ne restent pas libres et que la liberté de penser domine toutes les autres libertés. Nous nous réservons certes le droit de discuter, idée contre idée, telles ou telles doctrines, mais non celui d'étouffer une voix par la force.

La tolérance s'impose, non comme une forme de la bonté, mais comme une émanation de la justice.

Peut-être, nous objectera-t-on, qu'en laissant répandre des opinions fausses et nuisibles, nous commettons une grave imprudence. Il semble facile de répondre alors que c'est au contraire l'intolérance qui demeure l'imprudence suprême.

Supposons d'abord que notre opinion religieuse ou morale ou scientifique ou esthétique soit la vraie. En ce cas l'existence d'opinions différentes, loin de nuire, devient rapidement profitable. En effet, si notre opinion ne rencontre pas d'adversaire, elle ne sera point discutée. Or, l'expérience le prouve, une opinion qui n'incite à aucune discussion cesse bientôt d'être vivante et agissante. On s'endort vite sur ses idées. Faute de les défendre, nous cessons peu à peu de les comprendre. Si l'on y reste attaché, cela devient par une sorte de force d'inertie plutôt que par une adhésion raisonnée de l'âme. Nous tombons dans une torpeur fatale, à défaut du coup de fouet de la contradiction. Fidèles à la doctrine inscrite dans la déclaration des Droits de l'Homme, ne l'avons-nous pas mieux aimée, puis comprise quand elle suscita des discussions ? Quand, par exemple, devant cette proclamation de

l'égalité des hommes, on ressuscita une théorie de l'inégalité des races, comme, encore maintenant, cela se produit dans certains pays se prétendant les plus civilisés. La profondeur de ses principes et l'ampleur de ses conséquences nous apparurent avec davantage de clarté. Passons du domaine de la philosophie à celui de la science. Quand Pouchet combattait les théories de Pasteur, les expériences par lesquelles il lui répondait ne faisaient que surexciter son génie.

Si vous souhaitez le pétilllement du feu de vos convictions, gardez-vous de l'isoler en une chambre close. Appelez sur lui tous les vents du ciel, les efforts pour l'éteindre ne pourront, si vous détenez la vérité, que faire resplendir sa flamme et rayonner sa chaleur.

Mais qu'advient-il au cas où votre opinion serait fautive ? Pour l'orgueilleux, une telle hypothèse apparaîtrait comme bien désagréable. Si vous possédez la force donnée par la tolérance, vous saurez, en pareille circonstance, faire simplement un retour sur vous-même. N'oublions jamais que toute erreur est humaine.

Nous serons ainsi moins tentés de condamner trop vite, au nom de la vérité, d'autres hommes au silence. Les leçons de l'Histoire demeurent assez instructives. Étaient-ils sûrs de leur fait les rois qui chassaient de leur royaume les hérétiques ou les abandonnaient aux massacres, les savants officiels qui se moquaient de Fulton, de Laennec et de Daguerre, les académiciens qui raillaient les œuvres de Renoir ou de Manet ? Était-il sûr de son fait celui qui envoyait les Juifs aux fours crématoires ? Tous ces orgueilleux n'éprouveraient-ils pas l'énormité de leur honte en voyant comment l'humanité a su apprécier leurs attitudes ?

Les païens n'ont pas tué le christianisme, les catholiques n'ont pas tué le protestantisme et toutes les puissances venant, à tour de rôle, comme des forgerons acharnés, frapper les israélites, n'ont pas tué le judaïsme.

L'idée persécutée survit à ses persécuteurs. Il arrive même qu'elle soit d'autant plus vivante que la persécution fut opiniâtre.

« *Les cendres des brûlés sont précieuses graines* », a dit Agrippa d'Aubigné.

Le martyr attire les âmes plus qu'il ne les effraye.

Comme la force des gaz par la compression, l'énergie des esprits se décuple par l'oppression. Les minorités opprimées entretiennent avec un soin jaloux la flamme de leurs traditions. Une contrainte extérieure ne saurait réaliser une conversion intime. En étant intolérant, on méconnaît les lois de la nature spirituelle ; on agit par orgueil et par imprudence.

La tolérance représente la conquête faite par l'homme fort qui a su vaincre ses passions, conquête à toujours s'efforcer de maintenir. Il faut savoir faire pénétrer par la raison, au cœur de la masse, les grands principes et cela, non pas en répétant des formules retentissantes, mais en prolongeant de patientes études, capables d'éclairer les méthodes de la science, les postulats de la morale, le sens de l'histoire, la valeur de notre civilisation.

Il s'agit d'une longue route à parcourir, mais si nous la suivons avec courage et entrain, nous finirons par voir la Tolérance fleurir sous nos pas. Ne perdons jamais de vue que les efforts de l'homme restent en rapport avec sa petitesse. Que, s'il lui est difficile de gravir les hauteurs de l'Himalaya, il lui est impossible d'atteindre le sommet autrement inaccessible de la Vérité absolue et que ceux qui s'accrochent, pour grimper aux aspérités de l'un des versants de la montagne ne doivent pas condamner ceux de l'autre versant parce qu'ils ne la contemplant pas sous le même aspect. L'Intolérance demeure une arme meurtrière : elle divise la société, détruit la famille, allume la guerre et se retourne parfois contre ceux qui l'utilisent.

La Tolérance faite de Justice, d'humanité, de bonté, de bienveillance constitue par excellence un solide bien social. Elle fortifie l'initié.

Voltaire (comment ne pas le citer quand on parle de tolérance) a écrit : « *Nous devons nous tolérer mutuellement parce que nous sommes tous faibles, inconséquents, sujets à la mutabilité, à l'erreur ; un roseau couché par le vent dans la fange dira-t-il au roseau voisin couché dans un sens contraire : "rampe à ma façon, misérable, ou je présenterai requête pour qu'on t'attache et qu'on te brûle ?"* »

Faisons le vœu, en nous inspirant de ces lignes de Voltaire, que chacun de nous, pauvre roseau plus ou moins pensant, soit charitable pour les autres roseaux, ses frères, nés du même limon, chauffés par le même soleil ; qu'il les relève et les redresse, mais sans les briser et surtout qu'il ne demande jamais qu'aucun d'eux soit arraché ou brûlé.

En d'autres termes, aimons-nous et, si l'effort dépasse nos moyens, tolérons-nous les uns les autres.

Ainsi réussissons-nous à vaincre nos passions et, par la Tolérance, nous augmenterons notre force.

## Louis-Claude de Saint-Martin et le calendrier républicain



Par Henry Bac

*« Nivose, mois des neiges, Floreal, mois des fleurs, Fructidor, mois des fruits, Vendémiaire, mois des vendanges, quel bonheur d'employer bientôt ces vocables nouveaux ! » s'écria un jour Louis Claude de Saint-Martin en montrant à Bathilde de Bourbon le texte de propositions soumises à l'Assemblée des représentants de la Nation.*

Ils se trouvaient alors tous deux dans l'ancien hôtel d'Évreux acquis en 1787 par Bathilde d'Orléans, duchesse de Bourbon. Cette demeure, appelée par elle l'Élysée-Bourbon, est devenue, de nos jours, la résidence des Présidents de notre République (\*).

Idéaliste et mystique, Bathilde éprouvait une attirance pour le surnaturel. Souvent elle avait entendu parler de Martines de Pasqually et de son disciple Louis-Claude de Saint-Martin. Elle lui écrivit à Lyon. Il vint à Paris. Son langage d'éternité lui apporta tout ce qui manquait à son âme angoissée. Elle manifesta une grande joie quand il accepta son offre d'hébergement.

Elle le considérait comme l'annonciateur d'une ère nouvelle. Aussi soutenait-elle, avec son cher Saint-Martin, tout ce qui venait de la Révolution. Ils souhaitaient participer à ce grand mouvement. « *Tout est lié dans notre grande Révolution* » écrivait Saint-Martin à son ami Kirchberger. Ils reprochaient aux nobles leur morgue. Un décret autorisant les citoyens à changer de nom, Bathilde voit son frère se faire appeler Philippe Égalité. Elle choisit alors de devenir la citoyenne Vérité : ces noms figurent bien sur les registres de délibérations de la commune.

L'idée de l'Être Suprême et celle de l'immortalité de l'âme correspondaient aux concepts de Bathilde et de Louis-Claude de Saint-Martin. Lors de la proclamation de l'égalité pour tous devant la loi et de l'abolition des privilèges,

\* Cf. L'Initiation n° 1 de 1976 : « À propos de Louis-Claude de Saint-Martin et du palais de l'Élysée », par Mme Claude Pasteur (Ph. Encausse).

## Louis-Claude de Saint-Martin et le calendrier républicain

ils partagent l'enthousiasme populaire. Aussi l'apparition prochaine d'un nouveau calendrier donnait-il une joie à ces deux êtres liés par une profonde amitié mystique.

Après l'adoption par l'Assemblée Constituante de la réforme des mesures, on créa le système métrique. Mais il fallait aussi mesurer le temps. Les représentants de la Nation voulaient utiliser un calendrier plus scientifique et plus simple que le calendrier grégorien tout en faisant disparaître les traces des usages religieux.

On désigna, pour l'établir, un mathématicien, Charles Gilbert Romme, inventeur du télégraphe, député du Puy de Dôme. Il constitua, sous sa présidence, un comité comprenant des mathématiciens : Lagrange, Monge et Lalande, un chimiste Guyton de Morveau et un érudit Dupuis.

Le calendrier républicain adopté devenait, comme l'ancien calendrier égyptien, purement solaire.

L'année se composerait de douze mois de trente jours et comprendrait en outre cinq jours de fêtes corporatives (six les années bissextiles) : les sans-cultotides.

Chaque mois aurait trois décades dont les jours s'appelleraient : *primidi, duodi, tridi, quartidi, quintidi, sextidi, septidi, octidi, nonidi, decadi*. Le quantième du mois demeurerait toujours présent à la mémoire, car on indiquerait la décade en même temps que le jour. Quant aux saints, on les remplacerait par des vocables se rapportant à la vie des champs.

Adieu Sainte Barbe célébrée par les artilleurs, Saint Honoré patron des boulangers, Sainte Cécile chantée par les musiciens, Saint Joseph protecteur des menuisiers, Sainte Anne gardienne des charpentiers, Saint Eloi vénéré par les orfèvres, Saint Fiacre père des jardiniers, Saint Crépin évoqué par les cordonniers. Sur le nouveau calendrier, la citrouille remplacerait Brigitte, la vache Geneviève, les navets Calixte, le chien Noë le chariot Léonie, le chat Félix, le cochon Catherine et le bouc Florent.

Charles Gilbert Romme, président de la Commission, manifesta le souhait de consacrer aux époux le premier jour de l'année. Le député Albitte rendit caduque cette proposition en déclarant : « *Citoyens, dans une véritable république, tous les jours de l'année sont les jours des époux.* » Les patriotes vouaient, semble-t-il, à leur femme leur existence quotidienne.

Avec ce nouveau calendrier, la poésie allait-elle disparaître ? Heureusement non, grâce à l'intervention de Philippe François Nazaire Fabre natif de Carcassonne, député de Paris. Il avait ajouté à son nom celui d'une églantine d'or, gagnée par lui aux jeux floraux de Toulouse. Aussi ne le connaissait-on plus que sous le nom de Fabre d'Églantine. Il avait composé, avant la révolution, de nombreuses chansons dans le goût champêtre du temps. Son « *Il pleut, il pleut bergère* » vibre dans nos mémoires. L'année du nouveau calendrier commencerait avec l'équinoxe d'automne, son premier jour devant coïncider avec la date de l'établissement de la république.

Fabre d'Églantine fit adopter par ses collègues enthousiastes la nomenclature suivante :

Pour l'automne :

Vendémiaire : mois des vendanges

Brumaire : mois des brouillards

Frimaire : mois des frimas

Pour l'hiver :

Nivose : mois des neiges

Pluviose : mois des pluies

Ventose : mois du vent

Pour le printemps :

Germinal : mois des bourgeons

Floréal : mois des fleurs

Prairial : mois des prairies

Pour l'été :

Messidor : mois des moissons

Thermidor : mois de la chaleur

Fructidor : mois des fruits.

Louis-Claude de Saint-Martin, comme Bathilde de Bourbon, applaudissaient ce nouvel almanach du peuple.

Cependant les événements allaient vite.

Des libelles menacent de mort tous les membres de la famille de Condé. On entend, de l'Élysée, des cris haineux de la foule.

Bathilde cache, dans son palais, des prêtres non assermentés venus lui demander asile. Louis-Claude de Saint-Martin les reconforte. Autour de sa demeure, les boutiques de luxe ferment. Le quartier se vide.

Puis c'est la grande flambée révolutionnaire. Philippe Égalité meurt sur l'échafaud.

Bathilde, la citoyenne Vérité, doit fuir avec son cher Saint-Martin.

Le calendrier républicain ne porta guère bonheur à ses auteurs. Charles Gilbert Romme, condamné à mort, se suicida pour éviter la guillotine. Albitte ne dut son salut qu'en allant se cacher en province et Fabre d'Églantine, l'auteur d'« *Il pleut bergère* » perdit sa tête sous le couperet du docteur Guillotin.



## Une cité initiatrice : Florence



Par Henry Bac

*Découvrir Florence, non pas comme le voyageur qui l'admire en arrivant, mais en sachant la comprendre, c'est alors pénétrer dans un autre monde.*

Elle ne se livre pas au premier venu. Il faut arriver peu à peu à s'imprégner de cette cité où naquit l'humanisme. Ange Politien a dit : « C'est dans votre ville, Florentins, que la culture, morte en Grèce, se réveilla. »

Le passé ne compte à Florence que parce qu'il explique les merveilles du présent, ces enfants reproduits en bronze ou en peinture, ces David, ces anges musiciens, ces Saint-Jean Baptiste, ces chanteurs de chorale, ces adolescents armés.

Devant son prodigieux étalage de beauté, on ressent son charme subtil qui vous pénètre.

Je pensais à tout cela, ce matin du 24 mars 1979 en allant vers une demeure splendide, à Settignano, où d'aimables esprits philosophes nous conviaient à déjeuner.

En y montant, je retournais aux sources. Dante ne rappelle-t-il pas, avec insistance, que les Florentins descendirent des hauteurs de Fiesole et de ses environs ?

Le panorama découvert s'amplifiait. L'ascension devenait plus émouvante. Après les eaux de l'hiver, j'appréciais le spectacle des fleurs du printemps triomphant, des roses, des lys, des tulipes, des anémones mauves, des genêts, des glaïeuls et de combien d'autres dont j'ignorais le nom.

Nous arrivâmes au lieu de notre rencontre en suivant une allée proche de cyprès et de lauriers-roses.

À nos pieds, Florence toute entière se révélait, dans sa cuvette, comme une perle en sa coquille.

Tout alentour un air léger nous portait à l'allégresse.

Une lumière fine, brouillard céleste, unifiait la foule de ses toits, de ses terrasses, de ses tours, de ses clochers, de ses coupoles.

Au loin, l'Arno, tel un serpent indolent à la peau irisée, reflétait par endroits, le soleil.

Je percevais vaguement les sons de la ville que la lumière printanière illuminait comme un joyau.

## Une cité initiatrice : Florence

Entre Florence et Settignano, deux couleurs dominaient : le vert sombre des cyprès, le gris argenté des oliviers. J'apercevais aussi des châtaigniers, des vignes et aussi des pierres paraissant lumineuses.

Je compris qu'existaient en réalité plusieurs Florence, celle qu'on admire, celle des collines d'où la civilisation descendit et sans doute une autre, véritable, que je découvrirai un jour en moi-même.

J'imaginai, en la cité du lis rouge, l'éternel mariage du haut et du bas, de la fiction et du réel.

J'entendais au loin le son des cloches ; elles ne marquaient plus pour moi le temps, mais seulement l'émotion.

Puis j'entrais dans l'accueillant palais Guiscardini, cette demeure aux grands murs, aux splendides plafonds et j'y trouvais ceux qui nous invitaient. D'emblée leur « *gentilezza* » me séduisit. J'emploie intentionnellement le mot italien qu'il ne faut pas traduire par celui banal de gentillesse. Il signifie réellement la courtoisie avenante, la prévenance, la noblesse d'accueil et surtout la chaleur humaine.

Je retrouvais ces hommes marqués par le présent et le passé d'une ville exceptionnelle, vivant au milieu de chefs d'œuvre et amoureux de la liberté, de l'action et du verbe.

Ils repoussaient la vague du matérialisme qui tente de nous submerger.

Après le repas, parcourant, devant la maison, des jardins enchantés, je songeais que, pour devenir florentin, il fallait parvenir à plus d'ouverture à l'humanité.

Le ciel, à l'horizon, frôlait la terre, cette terre toscane respectée où l'homme impose en quelque sorte sa forme à la nature. Nous descendîmes, à travers le moutonnement des collines, retrouver cette grande ville dont la densité esthétique me semble la plus forte du monde. Elle a diffusé un message. Renan disait que celui de Florence valait celui d'Athènes.

Saint-Jean étant le patron de Florence, j'allais tout naturellement au Baptistère qui lui fut dédié.

« *Il mio bel San Giovanni* » disait Dante de cette construction merveilleuse, où il avait reçu le baptême. Cathédrale de Florence jusqu'en 1198, elle devint ensuite uniquement un baptistère.

Dante exilé ne connut pas ses revêtements extérieurs de marbre. Il gisait, en sa tombe de Ravenne quand ses trois portes, ces splendeurs uniques au monde, furent imaginées, puis exécutées.

Ah ! Ces portes !

À notre époque où l'esprit de lucre sévit, où tant de personnes semblent si avares du temps consacré au labeur, rappelons leur histoire.

Andrea da Pontedera, appelé par nous Andrea Pisano, modela en cire en 1330 les vantaux de la plus ancienne des portes, celle du sud. Puis Leonardo d'Avanzo les fonda en bronze les années suivantes. Ces artisans, au sens artistique extrême, respectaient la tradition des métiers ; chaque génération prenait patron sur l'art de la génération précédente. Une civilisation exige la continuité.

Andrea Pisano a créé une porte d'une facture exquise. Les deux vantaux, divisés en vingt huit bas-reliefs, illustrent la vie de Saint-Jean Baptiste et les vertus théologiques. Ils possèdent une grâce douce et raffinée. Pisano réalisa le premier monument important de sculpture en bronze à Florence. Son influence devint immense, comparable à celle de Giotto. Les plus grands artistes, remplis d'extase devant son chef d'œuvre, rêvaient de construire des portes plus belles encore si cela était possible.

Les demandes des sculpteurs les plus notoires affluaient. Devant une situation pareille, on décida d'organiser, pour la porte Nord, un concours. Le lauréat aurait la charge de la construire.

Les architectes établirent des maquettes. On fit des plans, des dessins, des épures, chacun s'astreignant à présenter des travaux en relief, en étudiant avec soin les effets de la lumière. Ils savaient l'importance de cette lumière à Florence et comment obtenir les délicats réseaux d'ombre qui allègent l'ouvrage.

Lorenzo Ghiberti triompha en 1402 en dépit de la concurrence de six artistes des plus illustres parmi lesquels Filippo Brunelleschi et Jacopo de la Quercia.

Âgé de vingt-quatre ans, architecte au sens le plus universel du mot, sculpteur, orfèvre, il décida de s'y consacrer sans limitation de temps.

Il se mit au travail. Il lui fallait, suivant les conditions du concours, répéter, dans le même style que Pisano, la division en vingt-huit panneaux.

Il s'entoura de disciples, tels que Donatello et Paolo Uccello. Il mit vingt-et-un ans à fondre cette porte. Elle racontait vingt histoires du Nouveau Testament et représentaient sur les huit panneaux disponibles des apôtres et des Docteurs de l'Église.

Enfin, en 1424, la porte Nord resplendissait, d'un art encore plus raffiné que celui d'Andrea Pisano.

Lorenzo Ghiberti donnait une telle satisfaction aux goûts de son temps que, lorsqu'on voulut créer à l'est, face à la cathédrale, une nouvelle troisième porte, il obtint de l'exécuter sans concours cette fois avec pleine liberté pour le style, l'agencement, le nombre et la disposition des panneaux ainsi que la durée de son travail. Il allait pouvoir donner libre cours à son inspiration. Jusqu'à sa mort, il décida de s'attacher à cette porte de l'Orient. Il s'entoura d'une pléiade d'élèves particulièrement doués.

La porte Nord dénotait une inspiration médiévale avec ses vingt-huit quatre feuilles, une émouvante sobriété, une harmonie, une vie active ramassée en un cadre étroit.

Cette fois, pour la porte de l'Est qui représente des scènes de l'Ancien Testament, nous voici face à la Renaissance. Tout s'y trouve en dix panneaux seulement. Sur les suggestions de Leonardo Bruni, humaniste, il retrace l'histoire du peuple élu. La porte se voit comme un film. Tout y passe en dix épisodes.

L'ampleur nouvelle accordée à l'espace, les scènes les plus diverses conjointes en chaque panneau, la musique des lignes, l'exubérance de l'encadrement, le fourmillement de flore printanière, d'animaux familiers, nous permettent de comprendre cet art florentin si épris de formes.

Chaque panneau constitue un tableau conçu avec une patience infinie et une étonnante habileté. Chaque figure, magistralement modelée, se détache sur un fond architectural à la perspective parfaite.

Lorenzo Ghiberti, en un bas-relief relatant la vie de Jacob et d'Esau, s'y est placé en effigie sous l'aspect d'une petite tête chauve qui se penche du médaillon au milieu des sibylles et de prophètes. Il plaça même, près de lui, son beau-père, Bartolucci, sans doute surpris d'acquiescer ainsi l'immortalité. Plus on examine cette porte, plus on la trouve sublime. Lorenzo Ghiberti a su allier la ferveur à la lucidité, l'intuition rêveuse au travail, l'imagination à l'étude. Il frappe fort et juste. Il donne la gloire au Baptistère.

La porte de l'Est devint, comme le déclara Michel-Ange, la porte du Paradis. Nous l'appelons aussi maintenant la Porte d'Or, car, après la guerre, un technicien ingénieux réussit à dissoudre, par des bains de soude caustique, l'énorme croûte de poussière amalgamée par le vert de gris la recouvrant. L'on vit alors reparaitre, inaltéré, l'or dont les bas-reliefs furent revêtus il y a cinq siècles. En dépit de l'inondation de 1966, avec l'eau arrivant au Baptistère à plus de deux mètres de haut, les portes demeurent resplendissantes. Elles nous montrent le triomphe de la volonté, du perfectionnement,

### Une cité initiatrice : Florence

de la liberté qui se trouvent en parvenant aux plus hauts points de l'art et de la vie.

Lorenzo Ghiberti nous donne à réfléchir. Il consacra son existence à la réalisation de deux portes : vingt et un ans pour celle du Nord, vingt sept ans pour celle de l'Est.

En 1452, il terminait la dernière.

Il n'avait plus que trois ans à vivre ; il pressentait sa fin. Aussi employa-t-il son temps à parachever son œuvre en écrivant ses *Commentaires* qu'il appelait des « *lineamenti* ». Il explique avec soin comment doit procéder le sculpteur ou l'orfèvre en face du bronze. On y retrouve son esprit d'exactitude, d'observation du réel, de stylisation. Il fait comprendre aux nouvelles générations comment manier l'alliage florentin et donne des précisions étonnantes.

Il démontre sa foi implicite en la vertu rédemptrice de la beauté.

Je songeais à cela, en fin de journée, à l'ombre du clocher de la Badia, dans le cloître des orangers, oasis de paix au centre le plus animé de la cité. Ce clocher, à la pointe élancée, dernier vestige, avec le cloître, de l'ancienne abbaye, rappelait sans doute autrefois à Dante, en sa maison si proche, la course des heures.

Florence recèle l'histoire de l'esprit occidental : art, politique, poésie. Elle enseigne au monde la route à suivre. Haut lieu, centre d'une civilisation, elle a su transmettre le flambeau.

Elle demeure un don de Dieu.



### Un homme pour notre temps... Constant Chevillon (1880-1944)



*Nous republions ci-après trois textes de Constant Chevillon qui nous ont été adressés en 1995 par Huguette Morelière et qui nous ont paru être de nature à donner une idée de l'auteur et de son œuvre.*

**D**il faut en vérité beaucoup d'inconscience ou d'audace pour oser évoquer cette figure d'Humanité que bien des voix, infiniment plus autorisées que la mienne, peuvent rappeler à nos mémoires ou tout simplement nous faire connaître.

Je le ferai avec la fervente gratitude qui étreint mon cœur lorsque revient le temps des campanules au bleu profond le long du sentier qui monte vers la Fontaine Sainte : Constant Chevillon, tombé sous les coups de la haine stupide, le 26 mars 1944, montée des Clochettes à Saint-Fons, abandonnait, voici un demi siècle, sa vie de Service en un silencieux Offertoire.

Je ne le connais qu'à travers ses écrits ou les témoignages de ses amis et proches, en particulier ma Sœur et mon Frère très aimés, Philomène et Renan. Les deux ouvrages de notre cher René Sénève, *La Gnose de Constant Chevillon* et *La Paix Universelle*, m'ont permis d'approcher l'œuvre de cette profonde intelligence, de ce cœur fort et généreux.

À vous, lecteurs, de découvrir l'Éducateur, le Modèle, le Phare que fut Constant Chevillon, de déceler à travers ses écrits tant de sagesse, d'intelligence, d'amour assortis de courage lucide.

Sa vie tout entière fut animée par une haute idée du Service de son pays et de ses Frères en Humanité, jusqu'au don final, intégral. Et « *y a-t-il une plus grande preuve d'Amour que de donner sa vie pour ses Frères ?* »

Me viennent en mémoire ces mots d'un autre Serviteur de l'Humanité, Raoul Follereau : « *Il n'est point d'autre Hiérarchie que la capacité de servir et le pouvoir d'Aimer.* »

Alors, oui, Constant Chevillon est Grand-Maître du Cœur, Grand-Maître du Service, Grand-Maître du sacrifice, intemporel comme tous ces Serviteurs Inconnus qui jalonnent la lente et douloureuse progression de l'Humanité... Mais sans doute eût-il préféré être pour nous : Constant Chevillon, un Frère, un Ami, un Homme pour notre temps.

### **MORS ET VITA**

Au moment de sa naissance, une créature humaine est dotée à peine d'un vague instinct animal. Tout, pour elle, se résume en de vagues sensations de bien-être ou de souffrance. Si elle est satisfaite, elle sourit ; à la moindre atteinte du mal, elle pleure et se lamente. Le monde extérieur ne vient à elle qu'à travers un brouillard au sein duquel tout est confondu dans un ensemble sans relief.

Puis, un jour, un rayon de soleil ; un voile se soulève, les individus se détachent sur le fond de brume, la conscience sort de sa gangue et devient une réalité. L'enfant se distingue de son ambiance, il commence à vibrer avec son entourage immédiat, c'est un homme en voie d'évolution. Il grandit peu à peu et son horizon s'élargit. Il prend contact avec son milieu, de spectateur il devient acteur. Il emmagasine de l'expérience, celle du moment présent et, par l'histoire, celle des siècles révolus. Or, cette dernière, qu'on peut croire morte ou tout au moins cristallisée, porte en elle-même un ferment d'immortalité, c'est le germe de l'avenir. À l'aurore de sa vie, grisé par ce subtil nectar, l'homme se tourne donc vers le futur. L'horizon imprécis, paré de toute la beauté du devenir en gestation, lui apparaît comme un champ indéfini de lumière, ponctué par des sensations nouvelles. Le soleil marche vers le Zénith, le temps rapide fuit encore lentement, le passé individuel est si proche !

Mais la vie s'écoule au rythme du temps mathématique ; l'adolescence et la jeunesse font place à l'âge mûr. Les obstacles se multiplient avec les déboires. L'horizon lointain se rétrécit et devient un cachot où l'homme est en proie aux affres de l'asphyxie. Le temps accélère sa marche, il fuit maintenant avec une rapidité vertigineuse, suivant la cadence psychologique, et l'angoisse indicible pénètre l'âme humaine avec la pensée de la mort inévitable et chaque jour escomptée.

Le ver rongeur est dans le fruit, il l'épuisera jusqu'à l'écorce si rien ne vient interrompre son travail de destruction. Quelle désillusion pour la majorité des hommes. Eh quoi !, la vie, ce dynamisme toujours tendu vers l'action, peut donc faire place à l'écroulement passif de la mort ? La nuit totale va succéder à la vie ardente. La fin ! ne plus voir, ne plus entendre, ne plus penser, ne plus bouger. Le silence et l'ombre ; le silence sans possibilité d'écho, l'ombre sans espoir d'une lumière nouvelle, l'immortalité absolue du tombeau, le Néant ! L'homme est sur le déclin, le vieillard a reçu dans sa main déjà tremblante le calice d'amertume ; l'enivrante ambrosie a fait place au fiel du Golgotha. Le spectre de la mort est là ; prêt à le happer en ses griffes de rapace nocturne.

Pourquoi trembles-tu, ignorant et craintif ? Pourquoi t'obstiner à contempler le monde extérieur, à suivre l'illusoire évolution des séries phénoménales à travers l'espace et le temps ? Descends en toi-même, ouvre les yeux de ton esprit au soleil invisible dont notre soleil n'est qu'une image déformée. Une foi inébranlable, étayée d'une immense espérance, t'illuminera soudain au sein de l'universelle charité. Et la mort ne sera plus pour toi qu'un tunnel obscur, un passage pénible et court au bout duquel s'ouvre l'immuable horizon de l'Éternité.

### **L' ESPRIT**

Nous allons essayer de voir clair et net dans ce labyrinthe de notre intériorité, si familier et pourtant si peu connu de la majorité des hommes.

Le composé humain comporte une âme et un esprit assemblés en un corps, seul visible, et qui forment avec lui un tout capable de sentir, de penser et d'agir. C'est une entité bien déterminée sur le plan vital. Nous répartissons nos facultés ou fonctions sur ces trois chefs et nous affirmons leur solidarité dans nos comportements par des actions et réactions réciproques, fixant à l'âme le rôle de pivot et de condensateur entre les deux extrêmes. Nous ne nous arrêtons pas sur les sens et autres attributs ou organes du corps ; leur constitution, leur mécanisme et leur activité n'ont pas de secrets pour la science expérimentale ; leur adaptation à toutes les nécessités de la lutte pour l'existence a été étudiée et contrôlée jusque dans les détails les plus

infimes. Quant aux sentiments et passions qui agitent l'âme, la servent ou la desservent par leur explosion irraisonnée, par le plaisir ou la douleur dont ils sont l'origine, considérés par les uns comme une fin idéale, par d'autres comme un moyen et par certains comme un fardeau et une tare, nous laisserons le soin d'en discuter aux psychologues professionnels. Ces deux paliers de la nature humaine, du reste, lui sont communs avec l'ensemble de la faune terrestre, dans la norme de l'évolution de chaque espèce et d'autre part leurs assises animales, par conséquent matérielles, sont nettement indiscutables. Ils ne sont pas, à proprement parler, humains, en dehors de l'information qui peut leur être donnée par les facultés intellectuelles et spirituelles de l'hominalité. Notre seul souci sera de définir la liaison des éléments et d'éprouver la prépondérance de l'esprit qui résume et spécifie l'être dans la totalisation de son unité.

Ce que nous avons dit plus haut nous donne sans obscurité possible le principe de la liaison. Le corps est un instrument ; l'âme est le fluide qui pénètre les organes et les habilite au mouvement, elle résorbe leur inertie congénitale ; l'esprit est un moteur, ou plutôt, un feu subtil qui dilate et règle les élans de l'expansivité animique, pour orienter le tout dans le sens divin de la vie. Le corps est purement passif ; l'âme est une ardeur lumineuse dans sa sphère, mais limitée sur son plan particulier par son déterminisme matériel, elle est aveugle par ailleurs ; l'union des deux donne naissance à un individu dont l'existence et la fin sont fixés immuablement par les souples lois de l'espace. L'esprit, au contraire, est une réalité véritable, un être complet par sa conscience du moi et du non-moi, résultat des facultés greffées sur son essence. La liaison de l'esprit avec le corps s'effectue par l'intermédiaire de l'âme, parce que l'âme possède dans sa substance un reflet de l'esprit, une étincelle d'amour, une aspiration vers l'unité et la pérennité de la vie. Cette liaison est nécessitée par l'obligation imposée à l'esprit de réaliser sa fin à travers le devenir humain, car Dieu a voulu l'homme en ses deux formes, immortelles et périssables, pour le faire libre et responsable, pour lui donner un droit légitime à la béatitude.

L'homme est trinité comme Dieu, il est matière, vie, lumière. À cette constitution ternaire, il doit d'être le dominateur et le roi de son domaine terrestre. Sans l'esprit, il serait encore la plus parfaite de toutes les créatures, mais il n'aurait pas la noblesse et le nimbe de l'intellection ; aucune possibilité de

douceur et de mansuétude ne serait en lui, aucun désir de justice, aucun reflet d'éternité n'éclairerait sa route. Il doit tout à l'esprit ; le corps et l'âme sont de simples vêtements. Si l'homme est un ternaire, sa vie cependant se comporte comme une ellipse, elle évolue autour de deux centres d'inégale importance, mais dont le rôle est identique dans la stabilisation de l'axe. Ce sont l'âme et l'esprit, car le corps est le milieu commun où se répand leur attraction. L'un et l'autre de ces deux pôles essayent de s'attribuer la prépondérance pour réduire l'ellipse au cercle, symbole et réalisation de l'unité essentielle dans le temps comme dans l'éternel. Il y a lutte entre les deux, selon la formule de l'*homo duplex* des philosophes et des poètes ; il faut que la lutte se résolve au bénéfice du centre le plus haut. Celui-ci doit devenir l'arbitre de la révolution, comme un soleil est l'arbitre des planètes dont le mouvement s'accorde avec l'impulsion centrale. C'est pourquoi l'homme double doit se muer en unité par le ministère de l'esprit, c'est pourquoi le centre animique doit devenir un satellite équilibrant dans le composé humain, car il ne représente pas la valeur fondamentale de l'homme, c'est une valeur d'appoint dans la lutte pour la conquête de la fin dernière.

L'esprit doit sa prééminence aux facultés et fonctions dont il est revêtu. Pour nous pénétrer de la supériorité intellectuelle, nous allons, dans le dédale des philosophies traditionnelles, en étudier très sommairement le mécanisme et la qualité. Les facultés de l'esprit sont des attributs inhérents à l'essence ; elles constituent non seulement son activité, mais son être lui-même, elles sont donc une dans leur multiplicité. Il faudrait les considérer dans leur ensemble, dans leur simultanéité, mais l'outil matériel qui les supporte ne le permet pas et nous sommes obligés de procéder par scission, par visions successives.

Plus haut, nous les avons divisées en trois groupes qui s'interpénètrent et se confondent dans la faculté supérieure, dans l'amour. Elles forment une gamme dont les tonalités s'harmonisent en une dominante unitive transcendante à elles-mêmes.

De prime abord, nous avons l'intelligence et la raison, puis l'entendement et l'imagination créatrice ; viennent ensuite la volonté et la conscience supérieure ou morale et, enfin, l'amour au sein duquel se produit la synthèse de l'être. Cette échelle n'est pas conforme à celle des psychologies officielles,

voire scolastiques, elle demande une précision. La volonté suppose la liberté qui est choix, la conscience comporte la mémoire et l'amour est aussi sainteté. En examinant de près, nous allons découvrir encore, indépendamment de la primauté, le principe de liaison.

Les deux premiers groupes sont souvent confondus et unifiés sous le nom générique d'intelligence. C'est un tort ; il y a bien là quatre fonctions qui, évidemment, réunissent leurs efforts pour conduire l'homme, d'un côté à la science expérimentale, de l'autre à la gnose, mais sont différentes dans leur objet, leur but et leur mécanisme particulier.

L'intelligence et la raison s'épaulent et forment un tout. Elles reçoivent l'influx du deuxième groupe, mais sont tournées du côté de la matière. L'intelligence n'est pas passive, elle est négative, elle ressemble à un bassin de décantation dans lequel l'apport sensoriel, concret et purement phénoménal, est distillé, abstrait et généralisé. Ce travail d'élaboration correspond très exactement à l'étymologie du mot intelligence, dont la racine est : « *intus legere* », lire à l'intérieur, ou : « *inter legere* », choisir parmi. Elle est donc la faculté de comprendre et de distinguer les premiers rudiments du Verbe humain dont nous allons maintenant suivre l'épanouissement total.

La raison reçoit la maquette intellectuelle, l'intelligible extrait des données phénoménales. Elle a donc pour objet les choses, les êtres des mondes extérieurs, comme aussi les états subjectifs de la conscience qui en résultent. Elle se sert des signes abstraits qui les expriment pour en tirer des conclusions d'apparence adéquate, à la lumière de l'expérience d'un côté, de l'entendement de l'autre, et, dans ce dernier cas, en vertu des lois de l'analogie. Elle affirme ou nie, compare, analyse, déduit, induit et divise ; c'est encore une faculté de la distinction, mais elle distingue dans l'abstrait pour aboutir à l'universel.

Le deuxième groupe comprend l'imagination créatrice et l'entendement. Ces deux facultés sont si proches l'une de l'autre qu'elles se confondent le plus souvent dans les théories philosophiques. Elles sont tournées du côté de Dieu, du côté du monde des idées, elles entrent en contact avec la Sagesse Divine.

L'imagination créatrice est la faculté suprême de l'intellection humaine ; elle n'a pas besoin de raisonner pour agir, elle est tout entière intuitive. En vertu de son intuition, elle est impressionnée par les idées qui, dans leur forme originale, appartiennent au domaine exclusif de Dieu. Elle les transforme en images idéales, sous un aspect proprement humain, pour nous les rendre intelligibles. C'est en elle que réside l'aiguillon du génie. Tous les hommes sont dotés de l'imagination créatrice, mais la plupart l'ignorent et la laissent plus ou moins inactive, voilée par l'imagination sensible, en d'imprécises aspirations vers l'absolu. Seul, le génie peut exprimer et donner la traduction adéquate du contenu des captations de cette faculté, seul il peut les réaliser en concepts et en actes, et c'est l'œuvre de l'entendement.

L'entendement s'empare des apports de la faculté imaginatrice, il accomplit à leur égard la métamorphose effectuée par l'intelligence sur les données expérimentales. C'est par lui que nous précisons, à la manière humaine, les idées fondamentales de notre pensée : absolu, infini, éternel, souverain bien et suprême beauté. C'est par lui que le génie enfin épanoui profère des choses divines sous l'aspect convenable, nourriture des élites et des foules subjuguées et consentantes ; car l'entendement est le verbe de l'homme dans son expression décisive. Si nous voulions nous comparer, en toute humilité, à Dieu, nous pourrions dire : « *Chez l'homme l'entendement est l'idée de l'être, la faculté par laquelle il entre en communion relative avec l'infini et l'absolu, avec l'unité transcendante.* » Nous aurions alors une contrepartie immédiate dans notre raison qui est l'idée du non-être, c'est-à-dire le sens de notre limite et de la limite des êtres contingents, dans la direction de l'universel, à travers l'espace et le temps. Ainsi, le deuxième groupe de nos facultés spirituelles apparaît comme le moyen terme entre l'homme et Dieu, comme la raison et l'intelligence sont médiatrices entre l'esprit et la matière. La positivité s'affirme d'un côté et la négativité de l'autre, car il faut être positif pour communiquer avec un plan supérieur et négatif pour embrasser l'inférieur.

Le troisième groupe volonté-conscience, bien qu'illuminé par les reflets de l'intellectualité, se distingue nettement des deux autres dans la sphère de son activité spécifique.

La volonté est une force. On la considère le plus souvent comme le principe directeur de la vie à tous ses étages ; d'autres fois on la donne comme l'expression même de la vie et aussi de l'amour parce qu'elle est pénétrée par lui jusque dans ses profondeurs. Ces significations ne représentent pas la primitivité du fait dans toute sa rigueur. Il faut aller jusqu'à la forme la plus nue et par conséquent la plus radicale qui se puisse concevoir. Or, dans ce sens, la volonté est une puissance inhérente à l'être, elle en est la ligne de force et l'axe central ; elle est l'expansivité de la vie spirituelle et son gouvernail, en même temps elle en est la mesure. La volonté est donc bien la pierre d'angle de l'être et sa clef de voûte, le premier terme de la trinité humaine.

La volonté, avons-nous dit, est illuminée par l'intellect ; grâce à cette lumière, elle accorde son consentement à notre vérité d'abord, à la vérité ensuite, lorsque l'évolution permet à l'esprit de voir au-delà des horizons de l'expérience. Par là, elle crée l'unité de l'être et c'est pourquoi n'ont pas tort ceux qui la regardent comme le siège de l'amour, de cet amour dont les hommes parlent si souvent sans le comprendre jamais ; il suffit de savoir.

Lorsqu'un être humain a réalisé l'unité en lui-même, il possède une volonté de fer ; il rayonne l'unité et l'union autour de lui, c'est un chef possible, fondateur et lien de la société. Il impose la vérité et force le consentement unanime, au moment où sa vérité devient la pure image de la vérité éternelle. Il contraint, mais il est doux et miséricordieux dans sa fermeté inébranlable, car il est amour. En Dieu et chez l'homme, la vérité consentie, c'est-à-dire la lumière, est la puissance créatrice, c'est la liberté infailible qui choisit toujours le bien et l'harmonie, à l'encontre du mal, erreur et dissonance.

Le deuxième volet du troisième diptyque, c'est la conscience supérieure, spirituelle et morale qui corrobore et lie la conscience animale en vue de la totalisation de l'être. Elle reçoit sa puissance et sa raison d'être de la volonté et des autres facultés humaines, car il n'y a point de conscience (*cum scientia*) du vide et d'une nature inerte, et, par un juste retour, elle les fixe dans leur objet et leur manifeste à chaque instant le mystère de leur perpétuelle identité. Définir la conscience est difficile, car elle est un sentiment, dans le sens le plus élevé du terme, le sentiment de l'être, de sa vie et des phénomènes dont il est le siège. Elle apparaît de prime abord comme la condition géné-

rale de toutes les autres facultés et pourtant n'existe que par celles-ci. Elle atteint le moi jusque dans ses derniers retranchements et lui révèle son unité à travers les séries-phénomènes dont il est le support et l'agent. Sans elle, tout, dans l'être, serait décousu, dispersé, instinctif, les actes du moi seraient purement objectifs, déterminés par l'appel immédiat placé sous ses regards, comme chez l'animal. Mais, si elle est l'expression actualisée du moi, elle est aussi et nécessairement en contact avec le non-moi pour les séparer du premier et faire la part des deux dans toutes les sensations, dans tous les concepts et idées qui s'élèvent sur l'horizon intime intellectuel et affectif ? Elle est le lieu où se heurtent et s'assimilent le Même et l'Autre, les deux pôles du devenir humain, elle est leur lien par la mémoire dont elle est la matrice.

Par la mémoire, en effet, la conscience réunit en un seul faisceau les intégrations successives de l'être. Certes, elle laisse échapper à travers les mailles, parfois assez lâches de sa texture, bon nombre de nos gestes, de nos pensées, une partie du passé, mais ce qu'elle conserve, elle le fixe à peu près immuablement dans le centre du Moi comme dans un point indivisible. Alors la conscience en ses méditations rétrospectives peut s'approprier toute l'existence de l'être, en jouir dans un panorama unique et en inférer l'avenir, car celui-ci se reflète dans le passé dont il est le prolongement plus ou moins nécessaire, nonobstant toutes les interventions de la liberté. Ainsi, par le souvenir, l'homme possède réellement son existence et sa vie, dans le passé et dans l'avenir sous le couvert de son identité. Or, un être pareillement doué ne peut pas ne pas être immortel et la mémoire enclose dans la conscience spirituelle est l'appétition et la réalisation de l'immortalité. La mémoire humaine est le corrélatif de l'éternité divine.

Telle est la conscience positive, vue du côté de l'être. Mais elle est aussi négative lorsqu'elle juge les actes accomplis par les libres ipsités<sup>1</sup>. Elle est dans ce cas supérieure à la volonté agissante, car elle lui rend témoignage, un témoignage tantôt sévère ou miséricordieux, tantôt glorieux, car elle condamne, absout ou glorifie. Elle est attachée à la volonté comme un miroir dans lequel celle-ci se contemple et peut, si elle est sincère, reconstituer sa beauté parfois ternie par les reflets malsains de l'intelligence dévoyée et des

<sup>1</sup> Du latin ipse, soi-même. Ce qui fait qu'un être est lui-même et non un autre (P.L.I.).

appétits maléfiques. Mais ce point de vue est suffisamment connu pour qu'il suffise amplement de l'indiquer.

Partout où se trouve l'amour, il est un sommet. Tel un pic géant, qui à l'heure crépusculaire concentre le jour qui va mourir, ainsi l'amour couronne de sa lumière l'âme sensible et les facultés spirituelles. Mieux encore, par son rayonnement porté au paroxysme, il devient immanent à l'être tout entier, il en assemble et cimente les parties dans une identité d'autant plus absolue que son immensité potentielle résorbe toute limite. Alors, il magnifie le corps avec ses besoins et ses instincts, l'âme avec ses passions, il ennoblit les puissances intellectuelles, il est la suprême manifestation de la conscience, en un mot il est la gloire de l'être. La gloire n'est pas la vaine gloriole des conquérants, moissonnée dans la misère des peuples, ni l'enthousiasme, toujours sujet à caution, des hommes, ni le rayonnement posthume des génies méconnus pendant leur vie ; ce n'est pas le triomphe et la joie de la réussite. La gloire est une pure lumière intérieure ; c'est la plénitude de toutes les facultés, c'est la réalisation jamais semblable du désir, c'est un état comme le paradis : la béatitude éternelle. Tout cela réuni, c'est l'amour qui échappe aux foules aveugles, parce qu'elles ignorent tout de lui.

Beaucoup ont voulu situer l'amour. La plupart des définitions, sauf celle du Symphonion et celles des vrais mystiques, confinent à la concupiscence qui est une tare des cérébralités animalisées et par conséquent plus basses et plus brutales que l'animal lui-même, lequel suit sa nature sans se soucier des lumières apocryphes. Un seul mot nous transporte dans les abîmes de l'amour, c'est le mot désir, en grec : « *Eros* ». Or, le désir a été outragé au cours des siècles et, de nos jours encore, érotisme est synonyme de dépravation sexuelle. C'est faux ; comme le dit Diotime, le désir en soi n'est ni bon ni mauvais, il se qualifie par son objet ; tourné uniquement vers le corps, il conduit à la bestialité, orienté vers l'esprit, où réside le véritable amour, il mène à toute la perfection compatible avec l'espèce. De toute évidence, si les facultés se cantonnent dans les expériences matérielles, l'amour s'installe dans l'âme sensible et son activité ne dépasse jamais le monde phénoménal ; si, au contraire, l'être évolue dans le sens spirituel, au fur et à mesure de l'ascèse, il s'élève avec l'entendement et l'imagination créatrice vers le monde des formes supérieures et des idées, pour s'incorporer dans l'infini en un dernier élan. Diotime encore, par la bouche de Socrate, marque la triple étape

de cet amour transcendantal à la matière : rechercher la beauté dans le corps, à travers les réactions de l'âme, aimer les idées plus que les corps et le bien plus que les idées. Dans cette progression métaphysique, l'amour apparaît comme l'effort du moi pour se compléter, se confiner dans l'échelle de l'être et constituer une unité indissoluble. Il y a trois désirs dans l'homme : l'appétit des sensations, le feu de la passion animique, l'envol vers les idées et le bien suprême. Ces trois désirs, unifiés et hiérarchisés, sont le vêtement de l'amour. Trois désirs, trois étapes de la conquête, trois effets synthétisés finalement en un seul, voilà qui nous confirme la trinité humaine mieux que toutes les démonstrations psychologiques.

Sans nous étendre sur un sujet déjà traité, résumons. L'amour est lumière, conscience et unité. À ces trois termes correspondent les trois formes de l'amour, tout à l'heure énoncées. La lumière provoque la solidarité, la conscience révèle la fraternité, la charité engendre l'unité. Il est facile de comprendre et chacun aura convenance à saisir le centre des rapports selon la loi idiosyncrasique de sa propre intelligence.

L'amour est la fleur de la conscience et la sainteté le fruit de l'amour. La sainteté, en effet, est la perfection de l'amour, sa réalisation la plus haute et la plus totale. L'amour, c'est le désir de l'être, la sainteté est l'union de toutes les facultés avec l'être suprême, avec Dieu. La lumière est complexe, il n'est pas toujours loisible de la suivre sans possibilité d'erreur ; la sainteté est une comme l'essence qu'elle recouvre de sa gloire. Lorsque Jésus prie pour ses disciples, il demande pour eux l'unité de leur vie dans l'unité du Père, donc, la sainteté, c'est-à-dire la déification. Mais Dieu seul est saint, nous dit l'Église. Qu'est-ce que la sainteté humaine ? C'est une participation à la sainteté divine, imparfaite ici-bas et souvent chancelante, consolidée néanmoins, à chaque minute, par le désir et par l'intuition du mystère de l'unité ; participation qui deviendra absolue, en sa sphère, dans l'état béatifique, au-delà des frontières de la mort et montera indéfiniment vers les limites de la perfection.

Tel est l'homme d'après l'enseignement traditionnel : être mixte établi sur trois plans, il tient de la matière, de l'animal et de l'ange. Nous avons passé brièvement en revue ses facultés maîtresses et leurs fonctions ; étant données leur excellence et leur éclatante supériorité, aucun doute ne peut

s'élever quant au droit et à la responsabilité de l'esprit dans la direction du composé humain.

Pour ceux qui ont étudié la science ésotérique des nombres, nous ajoutons une simple réflexion. Au corps nous avons donné 5 facultés, à l'âme 6, à l'esprit 7. Tout cela repose sur 3 pour se résoudre en unité. De plus, nous avons :  $5 + 6 + 7 = 9 = 3^2$ . Voilà la clé cyclique et pythagoricienne.

#### QUELQUES ÉLÉMENTS DE BIOGRAPHIE <sup>2</sup>

Constant-Martin Chevillon est né le 26 octobre 1880, à Annoire (Jura). Il était l'aîné de trois enfants. Ses parents d'origine paysanne avaient, malgré leurs faibles ressources, donné tous les moyens pour que le jeune Constant pût développer son intelligence qui, très tôt, se porta vers la méditation. Après ses premières études au Petit Séminaire, il se destina à la prêtrise, pour cela, il va au Grand Séminaire de Lons-le-Saulnier d'où il sortira diacre. Il fut licencié ès lettres et enseigna comme professeur de philosophie religieuse chez les Pères Jésuites. Marié et très rapidement séparé de son épouse, c'est dans les années précédant la Grande Guerre qu'il rencontra Papus et Jean Bricaud dont il devint l'ami et le disciple et auquel il succéda en février 1934 en qualité de Grand-Maître à la fois de l'Ordre Martiniste, de l'Ordre Maçonnique de Memphis-Misraïm et de l'Ordre de la Rose+Croix cabbalistique.

#### LE VRAI VISAGE DE LA FRANC-MAÇONNERIE

*C'est en 1938 que Constant Chevillon publia Le vrai visage de la franc-maçonnerie <sup>3</sup>. S'il ne se compose que de quatre-vingts pages, cet ouvrage renferme une densité initiatique peu commune et favorise une bonne approche de la franc-maçonnerie traditionnelle tout en remettant à leur juste place les réalités et les finalités de l'Ordre.*

<sup>2</sup> Selon un témoignage de madame Bricaud reproduit par Jacqueline Encausse dans son livre consacré à Philippe Encausse (Ed. Cariscript, 1991, pages 71 et ss.).

Nous reproduisons ci-après un des chapitres de ce volume, intitulé *Culture*. La maçonnerie prescrit la recherche de la vérité, mais cette recherche n'aurait aucun sens si la vérité n'avait un contenu.

Or, trop de maçons, même ceux qualifiés de grands, lorsqu'ils préfèrent l'axiome à jamais célèbre, gloire de l'institution : « *La Maçonnerie n'impose aucune limite à la recherche de la vérité* », se contentent de faire miroiter aux yeux de leurs frères moins avancés un idéal lointain, intangible et irréel, porte ouverte à toutes les hypothèses issues de l'imagination humaine, celles invraisemblables comme les autres. Ils consacrent, en quelque sorte, une vérité problématique, erreur éventuelle pour tous, sauf pour son détenteur momentané ; une vérité dont la couleur et la forme peuvent changer du jour au lendemain ; une vérité dont le point de départ et le point d'arrivée sont en équilibre parfaitement instable. Pour leur justification, ils invoquent la base expérimentale et la méthode rationnelle ; ils prétendent ainsi rester dans la science positive. Ils voient juste, sans doute, s'ils veulent simplement élucider les lois physiques du monde extérieur et sonder le contenu objectif de la matière. Et cependant, même sur ce point exotérique de la science royale, ils restreignent les envolées intellectuelles et nient l'utilité de la maçonnerie, celle-ci, par les moyens dont elle dispose, étant inférieure aux Académies et aux Facultés. Mais, s'ils veulent, par ce moyen, maintenir la mission maçonnique et s'élever sur les hauteurs de l'esprit, ils font fausse route, car l'expérience a besoin d'un phare pour sortir des séries phénoménales qui, toutes, nous conduisent à une impasse sur laquelle s'amorcent les avenues du mystère. Ce phare c'est le contenu de la vérité, la vérité en soi. Elle est évidemment inaccessible dans sa totalité, dans sa substance vivante, sans cesse en mouvement. Cependant, chacun peut en saisir une parcelle, si infime soit-elle, un lambeau susceptible de lui donner une certitude.

Pourquoi la majorité des maçons s'obstinent-ils à prêcher la recherche de la vérité sans jamais faire allusion à son contenu ? Ils se plaisent à la brutalité de la lettre et du mot, ils se projettent vers une évidence fantôme, sans se soucier du corps sacré des idées dont il est la projection intellectuelle, comme si l'évidence par elle-même était une fin, un repos adéquat à l'effort du penseur. L'évidence en soi n'est rien, sinon la lumière engendrée par le

<sup>3</sup> Éditions Derain, Lyon.

choc des rapports du réel au réel. S'acharner à rechercher l'évidence pour l'évidence est un leurre, il faut lui donner un support. Mais le maçon ordinaire, même savant, croit se trouver en présence de la vérité lorsqu'il se loge, pour un temps plus ou moins long, dans la caverne platonicienne ; il confond ainsi le reflet et la réalité, il poursuit l'ombre de la lumière.

L'évidence est un critérium nécessaire pour établir la légitimité d'un rapport, c'est l'harmonie des notions, des concepts, des jugements ou plus spécifiquement une vêtue dont on recouvre la pensée. La vérité substantielle est une idée qui ne renferme aucune contradiction dans son énoncé, elle doit dont cadrer exactement d'un côté avec l'apparence phénoménale, avec les manifestations de la vie, de l'autre avec l'essence même des choses ou des êtres dont elle est la représentation harmonique. En d'autres termes, le vérité c'est le réel, rendu intelligible, soit par le procédé discursif du raisonnement et de l'analogie, soit par l'intuition dont l'imagination créatrice est l'instrument.

Si nous partons de ces données reconnues exactes, et il serait difficile de les nier de bonne foi, la culture maçonnique basée sur la recherche de la vérité va nous apparaître dans sa complexe unité. Accoler les deux mots : complexe et unité, semble une hérésie ; en mathématique peut-être, dans le réel, non. L'homme est « un » dans son essence véritable, il est « deux » dans ses manifestations intérieures et extérieures, il est « trois » dans l'actualisation de ses potentialités.

La culture maçonnique comprendra donc trois phases ; dans chaque phase, nous distinguerons deux stades, et tous les points de vue divers se synthétiseront sous l'influx de la fin poursuivie.

La première phase comporte l'éducation de la sensibilité ; la deuxième, l'éducation de l'entendement ; la troisième, l'éducation de la conscience, c'est-à-dire de l'esprit, unificateur du composé humain. Dans la première, il faut éduquer les instincts et les passions, puis les sentiments. Dans la deuxième, former la raison et éclairer la volonté de manière à la guider légitimement dans le libre choix dont elle est à l'origine. Dans la troisième, il faut éveiller la conscience, d'un côté dans la diversité, de l'autre dans l'unité. Mais, du haut en bas de l'échelle, l'unité se manifeste et devient effective au fur et à mesure de l'ascèse, car le maçon, tout en agissant selon les lois et principes régu-

lateurs de ses divers plans constitutifs, concentre son activité dans l'axe universel et unique du vrai, du beau et du bien.

Tous les catéchismes religieux, toutes les éthiques et toutes les philosophies nous donnent les règles de cette triple éducation sous le couvert de la morale profane. La maçonnerie suit cette voie, empruntée de la tradition universelle de l'humanité, mais en lui donnant une portée bien supérieure. Comme certaines religions, elle n'invoque pas la récompense ou la peine comme les éthiques et les philosophies, elle ne s'inspire pas seulement d'une certaine hygiène animique et intellectuelle. Elle n'est pas, en effet, la religion de l'élite des élites et, comme telle, se place à un point de vue sur-humain. Elle veut le vrai essentiel, le beau en soi et le bien suprême, sans se préoccuper des contingences engendrées par l'égoïsme des individus, des nations et des races, compte tenu de la progressivité nécessaire à la stabilité du cosmos. Elle accepte donc les compromis et les chemins de traverse axés vers le but final, mais jamais les compromissions et les routes régressives. Elle accepte l'opinion du moment pour autant qu'elle contienne une parcelle de la vérité, mais combat l'erreur et l'ignorance, elle accepte un moindre bien pour marcher vers le mieux. Elle est compatissante aux chutes, jamais à la lâcheté.

L'éducation de la sphère humaine purement sensitive, c'est-à-dire instinctive et passionnelle, se conjugue avec l'éducation de l'intelligence, car les facultés correspondantes sont intimement liées entre elles, la sensibilité fournissant à l'intellect l'aliment basique de ses cogitations. La maçonnerie ordonne à ses adeptes de se libérer des instincts et des passions ; non pas de les annihiler, mais de les clarifier et de les maintenir dans leur rôle strict. Ceux-ci ne doivent pas être des fins susceptibles d'accaparer et de conditionner l'activité générale de l'être, mais des moyens, des outils par lesquels l'homme peut agir sur la nature physique et la dompter, la réduire à l'état du serviteur qui parle lorsque son maître l'autorise. Ceci est peut-être difficile, mais parfaitement intelligible. L'homme doit être maître de lui-même, or, comme la sensibilité constitue la partie inférieure du composé humain, il faut la soumettre à la partie la plus noble, à l'esprit ; elle ne peut saisir les leviers de l'action, sans être sous l'emprise spirituelle immédiate. Il n'est pas nécessaire d'insister sur ce point, tous les hommes de bon sens en sont convaincus. Il n'est pas davantage besoin de nous attarder longuement sur l'éduca-

tion intellectuelle. Les lois de la logique, la pratique des sciences positives, nous ont mis sur la voie depuis longtemps. On a, trop souvent, présenté l'intelligence comme la faculté du vrai, c'est exact en surface seulement. Le vrai est absolu et l'intelligence ne peut rien saisir en dehors de la véracité des rapports « existentiels » entre cet absolu et ses manifestations phénoménales, véracité qui constitue l'évidence ou la certitude scientifique. Elle est donc relative dans toutes les incidences de son activité. Le thème maçonnique de l'éducation intellectuelle consiste précisément à empêcher les adeptes de se fourvoyer en des rapports faussement véridiques, suscités par l'erreur congénitale attachée à nos sens ou par le rapprochement illégitime de notions ou concepts, semblables en apparence, mais en réalité étrangers les uns aux autres. C'est pourquoi la maçonnerie recommande la circonspection dans l'analyse, le discernement dans l'élaboration des concepts, la tempérance dans le jugement.

Ce n'est pas tout encore. Par cette première étape, elle permet à l'intelligence de recevoir une lumière suffisamment clarifiée, authentique expression du donné sensoriel. La science véritable, la gnose, possède un autre pôle, le pôle de la connaissance ésotérique. Ce pôle, ce sont les idées émanations du monde des essences. Les idées sont l'élément informateur de la connaissance ; elles sont, comme telles, absolues en elles-mêmes et leur relativité est fonction de nos facultés représentatives. L'éducation intellectuelle maçonnique nous permet de pénétrer dans ce monde transcendantal, car elle ne se contente pas de former l'intelligence, elle influence l'entendement, racine radicale et support de la première.

L'intelligence réalise l'abstrait contenu dans le concret phénoménal sensible, mais se trouve toujours dans la diversité. L'entendement, au contraire, impose à la diversité abstraite l'action unificatrice des idées et engendre l'*adéquatio rei et intellectus* dans laquelle tous les platoniciens, après leur maître, plaçaient et placent encore la vérité. Pour être dans le vrai, il faut réaliser l'équilibre entre le sujet et l'objet, entre la chose connue et l'entendement qui connaît. C'est là l'œuvre maçonnique par excellence dans le domaine intellectuel, c'est la première étape du Grand Œuvre.

Mais il faut ici beaucoup de subtilité pour suivre l'ascèse et c'est pourquoi nombre de Maçons s'arrêtent en route et n'outrepassent jamais la diversité

intellectuelle. Leur volonté, du reste, uniquement éclairée par la lumière réfractée à travers le prisme matériel n'est pas illuminée par le reflet des essences et maintient son activité dans le monde physique, dans le monde extérieur ; le monde intérieur leur est clos. Or celui-ci peut se présenter à notre sens intime comme un livre ouvert, si nous savons éduquer notre entendement, si nous savons accroître sa réceptivité et opérer le dosage adéquat du réel et de l'apparence. Il faut, en effet, pour conserver à la vérité sa puissance dynamique de réalisation, marier les idées et l'expérience dans une juste mesure. Il ne s'agit pas d'une simple juxtaposition de concepts venant de deux points opposés de l'horizon intellectuel ; il faut effectuer, non un alliage, mais une synthèse vivante au sein de la pensée. Il faut que la *materia prima* fournie par les sens, élaborée par le diptyque sensibilité-intelligence et la forme substantielle reçue par l'entendement donnent naissance, grâce au jeu de la volonté et de l'imagination créatrice, à un être nouveau, image parfaite de la réalité ; il faut, en un mot, constituer le verbe humain. Et ce verbe n'est pas seulement la science, la parole spéculative et théorique, il doit s'actualiser dans les manifestations de notre activité intérieure et extérieure ; il est créateur ou complètement inutile. À l'intérieur de notre être il constitue la conscience, à l'extérieur, la civilisation.

Négligeons, en cette brève étude, ce dernier point de vue ; les méditations maçonniques consolidées par les faits quotidiens en révèlent suffisamment les arcanes. Quant à la conscience, il importe de nous y arrêter un instant, car elle est à la base de toutes nos réalisations extérieures, par conséquent l'assise même de la civilisation. Notre conscience pousse ses racines, d'un côté au sein de l'expérience, résultat de l'activité incessante et discontinue du monde extérieur, de l'autre dans l'unicité de notre être, et, par cet intermédiaire, dans l'unité cosmique dont l'origine repose sur le monde des idées informatrices, c'est-à-dire dans la manifestation du monde spirituel. Elle n'est pas seulement le sens de la justice, de la morale sociale et de l'amour-propre individuel dont les variations sont indéfinies. S'arrêter à cette conception, c'est prendre l'effet pour la cause. Dans son épanouissement total, la conscience est d'abord et surtout le sceau, le signe vivant de notre réalité, car elle perdure parmi les phénomènes passagers, elle est l'éternité dans le temps. Mais en raison de son pôle négatif appuyé sur la diversité phénoménale, elle est aussi le sens de notre interdépendance vis-à-vis de l'universalité des êtres, donc un lien entre le moi et le non-moi. Par l'éducation, par la

culture intensive, ces deux attributs répondent à une hypostase greffée sur l'arbre de la création et la conscience devient une cellule autonome de l'espèce humaine, solidaire de toutes les autres, mais complète en elle-même dans le sein de Dieu. Elle est donc le support de l'amour véritable, de l'amour absolu et sans limite dont l'étreinte puissante embrasse toutes les créatures, à travers le Créateur. Et voilà pourquoi la conscience est aussi un tribunal devant lequel aucune parole, aucun geste, aucun acte ne trouvent d'excuse s'ils ne sont revêtus du manteau de la Foi, de l'Espérance et de la Charité. Voilà pourquoi elle est une source inépuisable de civilisation, car celle-ci ne peut s'établir sans la foi en l'unité, sans l'espérance en l'unité, sans l'amour de l'unité, dont la conscience est la plus haute expression.

Ainsi, l'éducation individuelle maçonnique rejoint l'apostolat collectif fixé comme but final à l'institution. Pourquoi tant de Maçons s'arrêtent-ils, comme nous le disons tout à l'heure, à la période purement intellectuelle, sans souci de mettre un point final à leur ascèse ? La science est nécessaire, un ignorant ne peut briguer l'honneur et la responsabilité d'être un apôtre. Mais l'ascèse ne consiste pas tant à s'instruire qu'à tirer profit de la science pour organiser la vie spirituelle. Il faut s'élever au-dessus de la connaissance, simple base sur laquelle se construit l'édifice de la conscience. La connaissance est relative et humaine, mais par elle doit s'affirmer quelque chose de surhumain dont l'existence est conditionnée par la prise de possession d'une intime réalité : la personne. Contre cette réalité, rien des contingences intellectuelles ne doit prévaloir. C'est une autocréation analogue de tout point à la discrimination des personnalités hypostatiques divines. Sur le support vital, en effet, le *logos* intellectuel se greffe, qui s'épanouit dans le triple amour de la volonté. Par la vie, par l'être, nous sommes un dans le tout ; par le verbe, nous distinguons notre moi et nous devenons une individualité particulière susceptible de se manifester dans la diversité du monde extérieur ; par l'amour, nous restituons notre unité dans l'unité transcendante, nous affirmons notre conscience intégrale ; en un mot, nous situons notre personnalité au carrefour de l'infini et du fini, de l'absolu et du contingent, dont nous devenons participants dans une mesure identique. L'amour ainsi donne un sens à la lumière intellectuelle et transpose la vie sur la plan de l'universel.

Comment conclure de manière aussi simple que, peut-être, inattendue ? Le maçon doit acquérir le sens de l'éternel. S'il travaille dans le temps, c'est

sous l'angle de l'éternité, c'est-à-dire de la réalité. Pour l'homme, c'est dans le temps que germe l'éternité, il faut donc en commencer la conquête dans le temps. Or, chaque individu est engagé dans le milieu social ; travailler à la perfection de ce milieu, c'est fournir à l'individu un moyen efficace pour se hausser dans l'éternité. Si le Maçon a coulé sa personnalité dans le monde de l'éternité, s'il est un avec elle, il pourra essayer d'entraîner la société humaine à sa suite ; s'il est resté dans le temps, ses efforts seront vains et ses spéculations comme ses actes voués à la stérilité.





Par Serge Hutin

*Il s'imposerait de définir avant toute chose ce que va être le domaine de cette enquête très générale.*

**N**ous allons donc commencer par cette caractérisation simple et précise : les phénomènes paranormaux sont des faits qui se déroulent dans la sphère accessible à nos sens, qui peuvent donc faire

l'objet d'enquêtes et de recherches objectives, mais qui, en même temps, se différencient d'emblée des événements de type courant. Comment donc ? En se situant encore en dehors des normes admises pour leur permettre de se trouver classés et reconnus par l'actuel savoir scientifique officiel.

Voici, pour mieux préciser, un exemple significatif : la mémoire est une faculté mentale désormais incorporée et depuis fort longtemps au cursus des programmes universitaires de psychologie, alors que la télépathie (cette transmission mentale à distance d'un phénomène ou d'une information) se trouve encore cantonnée dans le domaine de la parapsychologie, c'est-à-dire en un secteur non reconnu par la science officielle.

Il est certes bel et bien vrai que les parapsychologues (ou les métapsychistes, si nous usons du premier vocable utilisé par Charles Richet et les autres pionniers du territoire) espèrent l'avènement déjà esquissé en divers pays importants (songeons à la création croissante de chaires de parapsychologie en certains états mais non en France demeurée malheureusement très en retard – on le sait – par rapport aux universités étasuniennes ou à celles de l'ex-Urss) d'une époque où ce domaine particulier des phénomènes paranormaux perdrait en fait sa caractéristique propre, puisqu'il s'agirait des faits devenus dès lors positifs, à la manière de tous les autres.

Je parle des faits scientifiquement reconnus. Mais une telle espérance se heurte encore à bien des obstacles, c'est le moins qu'on puisse dire ! Autre exemple significatif : une forte majorité des actuels titulaires des chaires scientifiques de psychologie dans nos universités demeurent totalement incrédules vis-à-vis d'un fait paranormal aussi simple que la télépathie.

Il serait donc arbitraire (et quelle que soit l'ardeur des rationalistes à le faire) de caractériser un fait comme réputé paranormal par sa nature qui serait irrationnelle où même franchement absurde, donc inexistante. L'idée même que quelque chose d'absurde se produise ou devienne un jour possible dans l'univers accessible à notre perception sensible n'aurait pourtant en fait aucun sens.

En témoigneraient ces deux domaines particuliers d'investigations pris volontiers pour cibles par les négateurs qui se réclament du rationalisme militant : celui de la magie, où, n'importe quoi (y compris les choses les plus incroyables) pourrait être réalisé par celui ayant acquis la compétence en ce domaine. La magie traditionnelle se révélerait, elle, singulièrement différente de cette naïve conception populaire (celle où l'on pourrait effectivement d'un coup de baguette magique – imagine-t-on – changer à volonté une citrouille en carrosse). Le magicien vise l'obtention de résultats précis et, aussi extraordinaires et fantastiques que ceux-ci puissent sembler, en s'appuyant toujours, pour les réaliser, sur sa connaissance de lois très précises auxquelles ils obéissent.

Il existe, au surplus, une réduction à la dimension psychologique qui permet d'expliquer le mécanisme rendant possibles toutes sortes d'actions magiques, disons de grand style. C'est ainsi que les psychologues qui se veulent strictement objectifs rejoignent le point de vue exposé jadis par Spencer Lewis. De quelle manière ? En faisant fort judicieusement constater que ce que l'on appelle la magie noire (comprenant les sorts, les envoûtements, etc.) ne se révèle redoutable qu'à une condition préliminaire toujours impérative. Laquelle ? Que le sujet qui en sera victime y croie et sache qu'une action magique a été lancée contre lui par le mage ou sorcier. Sans cela, toute tentative de magie noire se montrera totalement inefficace, et cela même (précision complémentaire) dans le cas où le sujet ignorerait que des attaques de ce genre ont été bel et bien lancées contre lui.

Personnellement, j'admettrais malgré tout (de tels exemples ne courent certes par les rues de nos villes) l'existence de certains cas troublants dans lesquels, semble-t-il, une attaque magique pourrait quand même agir si le sujet n'en avait pas eu la moindre conscience préalable. Je citerai un exemple vraiment fort curieux qu'un ami résidant en région parisienne et point du tout

porté à la superstition m'avait relaté au tout début des années 1980. Cet homme, directeur d'école, ayant acheté au marché aux puces un très beau masque africain, avait eu l'idée de l'offrir à son fils aîné alors âgé de dix-sept ans. Celui-ci avait placé le masque en place d'honneur dans sa chambre, sur le mur, face à son lit. Je précise bien, pour la suite de l'affaire, que ledit masque n'avait absolument rien d'effrayant ou d'horrible ; au contraire, il était d'un aspect plutôt joli et féminin. Ne pouvait donc se trouver incriminé ce phénomène psychologique si fréquent dans l'imagination enfantine (et qui peut se constater occasionnellement en persistance chez l'adulte) : le mécanisme inexorable d'imprégnation de la conscience, puis du subconscient, par une imagerie terrifiante vue un jour en bande dessinée, au cinéma ou à la télévision :

Revenons à notre exemple. Le jeune homme se trouva tout d'un coup visité – et alors qu'il ne prenait pas le moindre intérêt aux récits ou films d'épouvante – par d'horribles cauchemars qui revenaient chaque nuit. Il se voyait dans une inquiétante atmosphère sombre et glauque, attaqué par des nuées d'horribles petits êtres hostiles qui le mordaient et le griffaient à merci. Le malheureux hurlait, se débattait sur son lit, son corps se couvrait d'une abondante sueur froide. Le médecin de famille, appelé d'urgence, prescrivit des tranquillisants qui n'eurent aucun effet. Le jeune homme continuait de plus belle à s'installer dans un état devenu dès lors quasi permanent de terreur panique<sup>1</sup>. Les parents allaient faire appel à un grand neuropsychiatre de la capitale quand, leur ayant rendu une visite imprévue, un vieil ami de la famille auquel on fit visiter l'appartement remarqua le masque mis en place d'honneur dans la chambre du jeune homme. Ayant demandé si des événements insolites s'étaient produits, on lui raconta ce qui arrivait au pauvre malheureux.

Le visiteur qui, point essentiel à noter, avait résidé longtemps au cœur de l'Afrique Noire, s'écria : « *Il faut vous débarrasser au plus vite de ce masque !* »  
« – Pourquoi ? » « – *C'est exactement celui que, dans ma lointaine brousse, utilisait un sorcier particulièrement redouté. Ses victimes tombaient dans un état de terreur indicible croissante qui finissait à les mener peu à peu à la mort, quand elles ne raccourcissaient pas ce processus par leur suicide.* »

<sup>1</sup> Puisque la veille se passait dans l'appréhension des épouvantes qui revlendraient la nuit suivante.

Le masque fut donc enlevé. Et, aussi brusquement qu'ils étaient apparus, les terrifiants cauchemars du jeune homme cessèrent. Un tel exemple attesterait donc l'effective réalité (mais bien plus rare, Dieu merci, que dans la croyance populaire) d'objets maléfiquement chargés par un professionnel de la magie noire, efficacité pouvant aller parfois jusqu'à la mort. Je laisserai à chacun toute liberté de se forger son opinion personnelle à ce sujet.

Deuxième secteur : celui, théologique, des miracles. Là encore, n'importe quoi ne serait jamais possible à essayer ! Mon père avait parmi ses camarades de la guerre de 1914 un ami y ayant perdu l'un de ses membres inférieurs et qui, en incrédule total, affectionnait cette boutade : « *Je deviendrai croyant le jour où me rendant à Lourdes pour un pèlerinage j'en reviendrais avec ma jambe manquante qui aurait miraculeusement repoussé.* » La réponse du théologien serait celle-ci : tout miracle, aussi grand qu'il soit jamais, ne pourrait se faire qu'en plein respect des lois fondamentales de la Nature instaurées dans le Plan divin. Si un crustacé perd l'une de ses pattes, elle repoussera d'une manière purement naturelle. Mais il n'en est pas de même si l'éventualité se produit pour un mammifère, règne auquel se rattache l'homme pour sa partie animale. Même Dieu ne pourrait s'amuser à interrompre tout d'un coup le jeu des lois naturelles qui régissent ici-bas son plan. Quand donc se produira un miracle, celui-ci devra obligatoirement suivre les grandes lignes directrices du plan naturel mis en cause pour son apparition. Et cela vaudrait même pour les miracles majeurs. Je pense évidemment ici à la résurrection effectuée par Jésus de Lazare, lequel non seulement était déjà mort, mais dont nous est-il dit qu'il sentait déjà. Il y a quand même ceci capital en fait : même totalement réduit à l'état de cadavre, le corps de Lazare était un ensemble encore intact. Mais imaginons que Lazare étant décédé depuis bien plus longtemps ses restes fussent réduits à l'état du seul squelette. Même Jésus en personne n'aurait alors pu faire que les ossements se recouvrirent tout d'un coup des organes et de leur chair, et que Lazare ressuscitât alors. Il y a bien la légende de saint Nicolas ressuscitant les trois enfants tués, dépecés et mis au saloir par le boucher. Mais ce n'est, bien sûr, qu'une pieuse légende populaire.

Quant à l'idée d'un univers dans lequel régnerait ou s'instaurerait l'absurde total où, donc, tout et n'importe quoi pourrait survenir sans qu'aucune loi ne régisse le déroulement des faits dans le monde, c'est un cas de figure

qu'aucun philosophe (même parmi les athées complets) n'ait vraiment osé concevoir. À une exception près, pourtant : celle de Jean-Paul Sartre. Souvenez-vous, dans un roman philosophique célèbre de jeunesse intitulé *La nausée*, des curieuses pages sur l'éventualité d'une soudaine survenue en notre monde d'événements tout à fait absurdes, incompréhensibles et sans signification. Cela se trouvait concrétisé par trois exemples impressionnants qu'imaginait l'auteur dont le premier était (si je me souviens bien) une mystérieuse averse imprévue sur notre planète de morceaux de viande tous sanglants venus d'une origine lointaine et inconnue.

En ce qui concerne le fantastique, ce concept ne serait pas du tout lié – bien au contraire – à la notion de paranormal. Ces faits paranormaux ne seraient pas du tout distincts aux yeux des parapsychologues par rapport à la masse des autres phénomènes naturels qui n'ont par eux-mêmes rien d'extraordinaire. Les notes d'extraordinaire, de fantastique, d'étrange, d'insolite, répondent – c'est évident – à un caractère tout à fait subjectif correspondant à la coloration qu'un fait présenterait aux yeux d'un observateur. Prenez la foudre en boule qui peut s'accompagner de tout un faisceau de faits bien déroutants (par exemple, elle pénétrera dans une pièce par la fenêtre, en fera le tour, avec paralysie temporaire de toutes les personnes rassemblées autour d'une table, puis ressortira finalement comme si de rien n'était). Pourtant, cette foudre en boule est un phénomène parfaitement naturel, bien connu des savants ; il n'a rien d'explicable.

Pour faire mieux saisir, en ce qui concerne quelque chose de terrifiant, la notion du fantastique (concept spécial en vérité), l'écrivain anglais Dennis Wheatley usait d'une image frappante. Imaginons que je travaille tard le soir à mon bureau, seul dans la pièce. Un bruit inattendu me fait me retourner vers la fenêtre ouverte et j'y vois un homme, son couteau à la main, qui s'apprête à pénétrer dans la pièce. J'ai peur, mais ma crainte est bien explicable.

Supposons maintenant qu'entendant le bruit, je me retourne et que j'aperçoive s'apprêtant à pénétrer par ma fenêtre une main coupée qui tient le couteau. J'aurais peur mais avec une nuance en plus : la nature en apparence totalement inexplicable de la menace terrible qui va fondre sur moi.

Je disais en début d'article qu'un phénomène comme la mémoire se trouve et depuis fort longtemps incorporé au domaine des faits n'ayant plus rien de mystérieux. Mais il existe aussi des phénomènes dont l'aura est demeurée ambivalente, en quelque sorte.

Cas significatif pour le rêve. D'une part, celui-ci est certes devenu pour les psychologues scientifiques l'objet – comme les autres – de travaux expérimentaux positifs qu'on mettra, par exemple, en rapport avec un rythme précis des ondes cérébrales. Mais ce domaine des rêves conserve aussi – c'est indéniable – une seconde face paranormale qu'ignorent évidemment les chercheurs qui se veulent positifs mais qui n'en continuent pas moins d'intriguer, de nous fasciner, voire de susciter encore des volumes marginaux entiers. Il y a, cas significatif, tout le domaine des rêves prémonitoires. Y aurait-il effectivement des cas dans lesquels un événement serait ainsi vu en rêve avant de se trouver réalisé sur le plan matériel ? Il en existe d'innombrables exemples, célèbres ou anonymes. Dans la majorité des cas, il s'agira, dans lesdits rêves prémonitoires, de la scène telle qu'elle sera vécue par la suite dans la réalité vivante du sujet. Il pourra certes s'y mêler – on retrouve là des caractéristiques si volontiers propres au domaine onirique – un élément de symbolisation. Je pense au cas de cette dame ayant rêvé qu'elle échappait de justesse à la mort parce qu'elle avait eu en rêve un soudain mouvement instinctif de recul à la vue du liftier de l'ascenseur, lequel allait s'effondrer dans sa cage, n'y laissant aucun survivant. C'est effectivement ce qui se produisit ensuite dans la réalité : la personne faisant ses courses dans un grand magasin allait redescendre par un ascenseur lorsqu'elle eut un brusque mouvement de recul en reconnaissant le visage précis du liftier vu dans son rêve. Cela lui sauva la vie car, en effet, cet ascenseur devait tomber dans sa cage. Mais il y avait une différence digne de remarque puisqu'évoquant tout de suite le jeu d'un mécanisme onirique inconscient de symbolisation : le liftier du rêve de la dame était habillé en croque-mort alors que celui de la réalité portait l'uniforme classique d'un préposé aux ascenseurs d'un grand magasin. Il y aura aussi des rêves prémonitoires qui seront, eux, complètement symboliques. Tel celui fait par Bismarck juste avant la bataille de Sadowa, laquelle se révéla fulgurante pour la Prusse, mais sans que cette issue eût semblé aller de soi aux experts militaires, l'armée autrichienne n'étant ni un corps d'opérette, ni formée de troupes mal équipées. Le futur chancelier y avait acquis, dans ce rêve, la certitude de la victoire. Bismarck

avait rêvé que, monté sur un cheval au galop, il tirait orgueilleusement l'épée hors de son fourreau pour la brandir triomphalement. Précisons que le grand homme d'état prussien ne se trouvait nullement dans l'armée au moment où il faisait ce rêve. Évidemment, un psychanalyste freudien lui donnerait une toute autre signification et retrouverait dans l'épée brandie, une symbolisation masculine classique du phallus en érection.

Un point serait maintenant à souligner au sujet des rêves prémonitoires. Ils peuvent certes, nous l'avons vu, concerner un événement très important, capital, que ce soit pour l'existence du sujet (cas le plus fréquent) ou pour toute une série d'autres personnes. Il y a même parmi les cas extrêmes celui vécu par un Anglais, John W. Dunne (auteur du livre *Le temps et le rêve*, le seul de ses ouvrages traduits en français aux Éditions du Seuil). Il fut visité une nuit par un rêve fort impressionnant et mouvementé, très détaillé, qui lui montra en anticipation les péripéties du terrible naufrage (en 1912) du Titanic. Non seulement Dunne n'aura aucune occasion de prendre ledit navire (se fût-il souvenu à temps de son rêve au moment d'embarquer ?) mais ce ne sera le cas pour aucun de ses proches et de ses amis. Il avait donc bénéficié – on l'aura remarqué – d'une grande voyance onirique à valeur collective.

Mais il arrivera aussi et d'une manière très fréquente, on pourrait même dire banale, que le rêve prémonitoire concerne un fait tout à fait secondaire, voire insignifiant, sans la moindre incidence réelle sur nos existences. Chacun d'entre nous aura pu facilement s'en apercevoir et, tout spécialement, ceux qui s'entraînent à l'analyse régulière de leurs rêves. L'un des arguments favoris les plus volontiers employés par les négateurs obstinés de la réalité de tout phénomène déviant par rapport aux normes scientifiques admises, c'est de nous dire qu'il s'agit là de simples coïncidences dont le mécanisme ne dépasserait donc pas le jeu automatique et sans signification du hasard. Mais... n'y aurait-il pas justement des hasards (entre guillemets) significatifs et qui n'en seraient pas en fait ? Parler ainsi semble revenir à manier le paradoxe et cela nous amène pourtant tout droit à l'une des théories les plus fascinantes et les plus controversées de Carl-Gustav Jung : celle de la synchronicité.

Essayons de l'énoncer de la manière la plus simple et claire qui soit possible. Un phénomène de synchronicité se produira lorsque deux séries d'événements, sans aucun lien logique ou concevable entre elles deux, se trouveront se mêler, coexister tout d'un coup d'une manière inexplicable. Cela pourra concerner un fait d'importance majeure. Prenons exprès l'un des plus controversés qui soit. Vous avez tous entendu raconter la curieuse histoire du tableau dont la chute aura coïncidé avec la mort subite de la personne qui y était représentée. Les sceptiques auront certes beau jeu de nous dire que les tableaux tombent sans cesse d'une manière toute accidentelle et sans qu'aucun dommage à distance en résulte pour quiconque ! Pourtant, dans le phénomène en question, il y a, outre le fait que le tableau fut justement un portrait de la personne qui meurt, celui que le décès se produisit au moment même où le tableau se détachait du mur !

Mais à propos des hasards (toujours entre guillemets) significatifs, on pourrait aborder tout le domaine – et Dieu sait s'il est copieux et varié – des innombrables superstitions populaires. Seraient-elles toutes pures et simples illusions sans aucune base cohérente ? Je pense que les cas où lesdites superstitions sembleraient se vérifier envers et contre tout trouveraient leur explication dans le cadre, justement, de la théorie jungienne du « hasard objectif ». Je ne vais pas résister à la tentation de vous relater un exemple personnel assez amusant.

Au début des années 1980 (alors que je résidais encore dans la région parisienne), j'avais l'habitude, en descendant à l'arrêt d'autobus pour me rendre dans le bureau de Poste où je détenais une boîte postale, de regarder en cours de route les fenêtres d'une petite bâtisse depuis longtemps abandonnée et sans soin à laquelle j'avais donné l'amusant surnom du « château des pigeons ». Pourquoi ? Parce qu'une colonie de ces charmants volatiles avait investi les lieux et s'y étaient multipliés. Où se situait donc ma petite superstition personnelle ? Si les fenêtres délabrées de la maison abandonnée abritaient leur lot habituel de pigeons et surtout si l'un d'eux me regardait en battant des ailes et en tournant sur lui-même, je trouverais dans la boîte postale des lettres agréables, porteuses de bonnes nouvelles, et c'était le cas ! Si, au contraire, aucun volatile ne se manifestait, si la bâtisse demeurait sans vie, je devais m'attendre soit à n'avoir aucun courrier, soit (pire) à apprendre quelque déplaisante nouvelle, et, là encore, cela marchait !

Vous penserez ce que vous voudrez de cet amusant épisode. Pour ma part, cela me conduit à me demander si les Romains étaient vraiment, après tout, aussi idiots d'ajouter foi pour mode de divination à l'observation attentive du vol et du comportement des oiseaux.

Et nous serions ainsi amenés à nous poser le problème des supports concrets utilisés – naguère comme aujourd'hui – pour susciter la voyance. Ces supports pourront fort bien être, non seulement des animaux, mais aussi toute la gamme des phénomènes naturels. Songeons (exemples bien significatifs) à l'observation du jeu fantasmagorique des nuages dans le ciel ou, encore, à celui d'un feu de bois ou de la flamme dansante d'une bougie.

Revenons à la notion jungienne de hasard objectif qui ne constituerait donc plus du tout un véritable « hasard », au sens familier de ce dernier terme. En poussant les choses à l'extrême (et cela n'aurait rien d'absurde pour la pensée traditionnelle), ne pourrait-on pas dire, tout au contraire, que le hasard n'existe pas...

Voici l'un des exemples les plus extraordinaires – historique celui-là – que l'on pourrait mettre au nombre des fantastiques « coïncidences » qui se produisent parfois. Lorsqu'au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle, Michel Romanov – fondateur de la dynastie de ce nom – monta sur le trône des tsars, il résidait au monastère Ipatiev. Or, où aura donc lieu la sanglante exécution du dernier des Romanov régnants, Nicolas II, avec toute sa proche famille, en 1918 ? Dans la maison à destination spéciale à Ekaterinenbourg (en Sibérie occidentale). Or, qu'était-elle ? La demeure confisquée par les bolcheviks d'un riche marchand... du nom d'Ipatiev. La convergence étonnamment précise du même nom ne nous poserait-il pas un ou des problèmes irritants ?

Revenons plus directement à ce qu'on nomme les phénomènes paranormaux et qui constituent le domaine précis des recherches actuelles de la parapsychologie, celle-ci étant entendue dans son acception la plus positive. Quel domaine couvrirait – ou devrait couvrir – cet éventail de recherches ? Des faits qui se déroulent en ce monde-ci – même si la source de certains d'entre eux pourrait se situer ailleurs qu'en notre plan des apparences sensibles – pourront donc y faire l'objet de travaux qui obéissent aux impératifs d'une recherche expérimentale positive et qui, s'ils se situent encore quelque

peu dans ce qu'on appelle les « marges » ou « frontières » de la science, devraient tôt ou tard s'intégrer dans l'édifice officiel (universitaire en l'occurrence) du savoir. À ce stade, ce qu'on nomme aujourd'hui parapsychologie (ou métapsychique si nous restons fidèles à l'ancien vocable) deviendrait, en somme, une branche spéciale de la psychologie, et pas plus « fantastique » dans son territoire que ne le sont les autres branches (certes officiellement codifiées) de cette partie de l'édifice des sciences humaines.

Si notre manière de voir les choses considère volontiers encore les médiums et autres « cas » remarquables comme des individus exceptionnellement privilégiés, le parapsychologue serait plutôt, quant à lui, d'un tout autre avis. Selon lui, chacun d'entre nous posséderait en soi-même et à titre de faculté toute naturelle ce qu'on appelle des pouvoirs psy, c'est-à-dire la possibilité de produire ces fameux phénomènes réputés paranormaux.

Personnellement, je pense qu'il en est de même pour les autres facultés mentales. Celles-ci existent certes chez tous les membres de notre espèce, mais avec une gamme ascendante dans leur développement et tous les degrés de celui-ci pourront se rencontrer depuis l'absence innée presque totale de certaines d'entre elles (en allant, en ordre croissant, de l'idiotie à la débilité mentale) jusqu'à l'extrême, c'est-à-dire vers les sujets chez lesquels une ou plusieurs facultés mentales atteindraient un niveau pouvant aboutir au génie. Il pourra d'ailleurs se produire un fort déconcertant décalage : on cite ainsi des calculateurs prodiges capables d'exploits arithmétiques dignes d'un ordinateur (par exemple, donner instantanément la racine cubique de n'importe quel nombre) mais dont l'intelligence générale, demeurée tout à fait moyenne, ne leur permet pas (sauf, évidemment pour gagner leur vie au music-hall) d'utiliser valablement leur don comme ingénieurs entre autres, ni même de comprendre exactement ce dont il s'agit.

Cela me fait penser ceci qui m'a été rapporté. Vous connaissez tous sans doute ce gadget « cérébral » qui connut une telle vogue, il y a quelques années : le cube de Rubik, ainsi nommé d'après le mathématicien hongrois qui l'avait inventé. Pour parvenir à trouver la combinaison infaillible permettant d'avoir de la même couleur tous les cubes sur chacune des faces, il faut savoir mettre en jeu sa faculté de mathématique d'abstraction en se trouvant obligé d'essayer successivement une série de combinaisons. Or, il arrive

effectivement qu'un jeune enfant, pas précisément doué pour le calcul, y parvienne d'un seul coup intuitivement. Mais, si on lui demande : « *comment as-tu fait ?* », ce gosse sera bien incapable de le dire. Il l'aura fait machinalement sans réfléchir.

Il est vrai que, dit-on, l'homme n'utilise d'une manière effective qu'une très faible partie de l'immense potentiel cérébral qui est en lui. Serions-nous tous, en théorie tout au moins, des génies paranormaux en puissance ?...

En ce qui concerne les dons de voyance, exemple significatif, on pourrait faire un parallèle avec les capacités d'un sujet dans le domaine des arts (musique, peinture, etc.). Si, estimerait-on avec justesse, ces dons existent sans doute à l'état d'ébauche chez chacun de nous, ce n'est que chez une bien faible minorité qu'ils pourront s'épanouir et auront l'occasion de le faire. Prenons le cas de la peinture. Trois degrés en fait seraient à distinguer parmi les sujets. Le degré élémentaire, théoriquement accessible à tous grâce à un enseignement suivi avec persévérance. À un deuxième degré, on trouverait les sujets déjà doués et donc capables de suivre l'enseignement dispensé dans les écoles des Beaux-Arts. Mais, pour devenir un peintre dont l'œuvre passera à la postérité, il faut atteindre le troisième degré, celui du génie. Et n'est pas un génie pictural qui veut !

Nous rejoindrions les perspectives de la métapsychique en posant en parenthèse le problème si fascinant des œuvres d'art médiumniques. Il arrive (l'un des cas les plus célèbres étant celui du mineur Augustin Lesage) qu'un sujet, totalement inculte et inhabile en matière artistique, reçoive tout d'un coup le don médiumnique de réaliser en transe des œuvres d'art qui pourront être (très souvent même) d'une complexité extrême et dont la réalisation leur aurait été complètement impossible à l'état de veille.

J'avais ainsi fort bien connu, dans les années 1960, un ami parisien architecte de profession, Pierre-Marie Lucas, qui, usant d'un procédé inusité (faire courir sur le papier d'une manière automatique une lame de rasoir en laissant librement bouger la main sans jamais regarder ce qui était exécuté) obtenait des œuvres splendides, complexes, avec entrecroisements de courbes y dessinant des personnages symboliques. Lesdites œuvres exécutées en un temps très bref, l'artiste eut été incapable de les reproduire à l'état de veille.

Elles étaient d'une facture totalement différente des habituels tracés géométriques propres au métier d'architecte.

À un niveau certes inférieur aux œuvres médiumniques que je viens d'envisager, il existe le fait bien connu que de réelles possibilités artistiques peuvent surgir chez des sujets n'ayant reçu aucune formation spécialisée. Il y a le cas d'un ami d'André Breton, Yves Tanguy, devenu soudain peintre habile et minutieux alors qu'il n'avait jamais peint auparavant.

Dans le domaine de la musique, il existe – le cas est même relativement fréquent – des personnes capables de jouer d'instinct avec aisance (non certes comme des virtuoses mais d'une manière quand même fort agréable) d'un instrument de musique. Par exemple (qu'on me pardonne d'évoquer un cas personnel), mon amie Marie-Rose était capable – mais, condition impérative, seulement s'il s'agissait d'un air ancien ou moderne bien connu et que tout le monde peut fredonner – de jouer tout de suite et sans difficulté le morceau sur un piano. Elle n'avait pas reçu la moindre formation musicale, elle ne pouvait ni déchiffrer une partition ni même reconnaître une note au milieu d'autres. Néanmoins, l'exécution de l'air était impeccable.

Pour en revenir au domaine de l'art médiumnique, je me souviens d'avoir assisté à Paris, au début des années 1960, à un fort insolite récital de piano donné par un médium musical féminin britannique : Rosemary Brown. Celle-ci était convaincue de longue date d'être en communication médiumnique régulière avec une série de grands compositeurs classiques du siècle dernier. Et, « possédée » tour à tour par l'esprit de chacun d'entre eux, elle exécutait alors, sous la « dictée » des pièces musicales dont le style, il faut l'avouer, était tout à fait conforme à celui desdits compositeurs.

Revenons aux phénomènes paranormaux, tels du moins que voudrait l'envisager un parapsychologue qui se veut d'inspiration strictement scientifique. Ces phénomènes psy (pour user du terme dominant depuis si longtemps déjà) se répartiraient alors en deux grandes catégories.

La première engloberait tout le dossier des faits paranormaux dont les manifestations se trouvent être purement mentales. Le type en est évidemment la télépathie, cette transmission directe d'une image entre deux consciences

généralement faite par une personne déterminée autrement dit le sujet qui envoie à une autre personne le message d'une manière volontaire ou involontaire. Mais il pourra s'agir de toute une scène ou d'un paysage tout entier ou encore d'une idée.

Le dossier – bien fourni – des cas spontanés de télépathie englobent tout d'abord (et c'est bien compréhensible en raison de la charge émotive mise alors en cause) les exemples si nombreux et fort impressionnants liés à un événement tragique vécu par la personne qui lance l'appel comme par celle qui le reçoit. Il y a le cas significatif du sujet qui reçoit tout d'un coup un message télépathique (que, sur le moment, il ne reconnaîtra pas pour tel) d'une personne chère à l'instant même où celle-ci meurt, le plus souvent d'une manière brusque et dramatique. Par exemple, un père aura au cours d'un conflit la soudaine vision de son fils en uniforme, pour s'apercevoir après coup que le moment auquel il avait eu cette image inattendue de l'être cher correspondait exactement à l'instant précis, à la minute près semble-t-il, où le jeune homme s'écroulait frappé à mort par une balle ennemie.

Mais la télépathie (c'est ce qui l'aura fait ranger par les parapsychologues parmi les phénomènes très fréquents et donc d'une nature favorisant l'approche scientifique) pourra fort bien se rapprocher des rêves prémonitoires qui peuvent concerner des personnes sans aucun lien affectif ou même totalement indifférentes l'une envers l'autre. C'est pourquoi, partant à juste titre de l'observation des nombreux phénomènes de télépathie, les parapsychologues scientifiques, qu'ils soient étasuniens, britanniques, russes ou d'autres nations, avaient pensé, depuis longtemps déjà, à pouvoir reproduire à volonté ce phénomène dans leurs laboratoires. Ils battaient ainsi en brèche l'objection la plus triomphaliste sans doute des adversaires de la parapsychologie : celle de cultiver une discipline dans laquelle contrairement au critère essentiel exigé par une expérimentation de type vraiment scientifique, les phénomènes réputés paranormaux sont impossibles à répéter à volonté *in vitro*. Les rationalistes militants ne manquent pas aussi d'indiquer les cas où des grands médiums célèbres furent pris en flagrant délit de fraude, faute de pouvoir répéter à volonté un phénomène.

Une seconde catégorie de phénomènes paranormaux qui tombent dans le champ d'une parapsychologie qui se veut scientifique consiste en ceux par

lesquels une conscience se révélerait capable d'influencer la matière. C'est ce qu'on désigne, dans le vocabulaire spécialisé, par le terme de psychokinésie (mot forgé à partir du grec pour désigner une action du psychisme au niveau d'un déplacement matériel) ou d'effet PK.

Il est une légende qui court dans tous les grands casinos du monde : celle du joueur toujours ultra-chanceux faisant sauter à volonté la banque et finissant vite par se faire expulser et interdire, non parce qu'on l'aura surpris à tricher mais parce qu'on se sera aperçu que, en fixant intensément son regard, il pouvait faire dévier la bille de la roulette dans le sens souhaité ou encore forcer une machine à sous à donner le jackpot. Un policier des jeux ne manquerait pas de nous dire que nous avons là pure légende populaire et que, s'il en était ainsi, les casinos auraient été tous ruinés depuis bien longtemps. Au surplus, remarque qui nous viendrait tout de suite à l'esprit, pourquoi donc des célébrités médiumniques de tout premier plan (comme Uri Geller et d'autres) n'ont-elles pas commencé par devenir multimillionnaires en utilisant ce truc relativement simple par rapport à l'art plus compliqué de tordre des couverts à distance ?

On aurait tout naturellement tendance à être d'un scepticisme total. J'ajouterai néanmoins un petit et timide exemple, mais après tout qui sait parfois ? Il y eut à la Belle Époque, le cas assez curieux d'un Italien, Bruno Kremmerz (fondateur et grand maître d'une mystérieuse société secrète de magie érotique, la Myriam) qui – bien que n'occupant aucun emploi, ne touchant aucune pension et ne se complaisant jamais à utiliser cette méthode familière aux « Maîtres » plus ou moins authentiques qui consiste à pressurer financièrement leurs disciples – vécut toute la seconde partie de son existence à se consacrer totalement à ses recherches occultes sans aucun souci sur le plan matériel. Comment donc ? Le premier jour de chaque semaine, il allait passer quelques heures au casino de Monte-Carlo où, jamais d'une manière spectaculaire mais toujours avec une régularité immanquable, il gagnait non certes une fortune mais quand même de quoi vivre sans problèmes toute la semaine. Il recommençait alors le lundi suivant et ainsi de suite... Évidemment, on pourrait se demander s'il mettait vraiment en action un pouvoir psychique paranormal ou bien s'il n'aurait pas – autre hypothèse purement positive, celle-là – trouvé la fameuse martingale réellement efficace fondée sur une maîtrise totale du calcul des probabilités et qui permettrait

donc d'accumuler facilement les gains à la roulette. Gains modestes, certes, mais les petits ruisseaux font les grandes rivières.

Pour en revenir à la parapsychologie scientifique, n'omettons pas de signaler que certains chercheurs ont mis au point des recherches expérimentales qui viseraient à une éventuelle confirmation de l'effet PK. Malgré la rigueur expérimentale desdites recherches, je ne pense pas qu'elle soit prête à nous acheminer vers une éventuelle divulgation du secret merveilleux qui permettrait de faire si facilement fortune à la roulette.

On aura remarqué que le double éventail des recherches expérimentales poursuivies en deux directions par des parapsychologues qui se veulent avant tout scientifiques (ils font même un usage très rigoureux des méthodes statistiques) se limitent à un faisceau bien déterminé de phénomènes à ceux qui, en somme, seraient les plus à même de se trouver relativement vite incorporés au corpus des faits reconnus par la science officielle. On aura remarqué aussi que – précision importante – lesdits phénomènes se limitent volontairement à notre monde matériel habituel (celui des apparences sensibles) et uniquement aux personnes encore vivantes (même si pour certains cas de télépathie le message se sera trouvé émis par l'agent juste avant de basculer dans la mort).

Il existe pourtant tout un registre – fort copieux – de phénomènes qui, malgré que d'authentiques parapsychologues scientifiques s'y soient attelés, se situeraient pour bien longtemps encore et peut-être même indéfiniment dans le domaine des faits relégués dans ce qu'on appelle les hasardeuses « bornes » ou « frontières » de la science. À ce niveau, il serait difficile, voire totalement impossible, de persuader les incrédules en chacun des divers domaines abordés. Il est bien évident, par exemple, que quelqu'un de résolument incrédule en matière de réincarnation (que ce soit pour des raisons religieuses ou autres) restera comme un roc sur ses positions, même si on lui met en main le volumineux recueil des travaux approfondis menés par le parapsychologue Ian Stevenson sur le problème des vies successives. De même, des tonnes de recherches et témoignages réunis sur la survie ne convaincront jamais celui qui est à l'avance persuadé qu'il n'y a rien après la mort. De même encore, la masse la plus gigantesque des témoignages relatifs aux régions surnaturelles (Paradis, Purgatoire et Enfer) ainsi que sur

l'existence d'entités non physiques (anges ou démons, sans oublier dieux et déesses et les esprits des quatre éléments) n'ébranlerait jamais l'incrédule.

Il serait pourtant erroné de croire que la seule accumulation de faits soit à elle seule nécessaire pour ébranler les incrédules en ce fascinant mais si controversé domaine situé aux « frontières » ou « marges » de la science. On peut aussi – c'est parfaitement faisable – tenter d'émettre des hypothèses en raisonnant par analogie. Prenons ainsi la comparaison traditionnellement faite entre le sommeil et la mort.

On dit volontiers que la mort serait comparable à un long sommeil, sans rêves. Pour ma part, j'inverserais la proposition et je dirais que l'état qui suit immédiatement la mort (celui où débouchent tous les désincarnés) serait plutôt comparable à un long sommeil incessamment peuplé de rêves. Et des rêves à la mesure du sujet qui vient de se désincarner. Autrement dit, Albert Einstein et un débile mental, un saint homme et un gangster, un personnage vertueux et un noceur invétéré ne feront pas du tout en pénétrant outre-tombe les mêmes rêves.

En ce qui concerne les expériences vécues immédiatement après la mort, il y aurait lieu d'étudier non seulement les témoignages émanant (ou censés émaner) d'esprits désincarnés mais les expériences relatées par certaines personnes demeurées en état de mort réelle mais temporaire avant d'être ramenées à la vie in extremis, à l'occasion, par exemple, d'une intervention chirurgicale. Il y a à ce sujet les recherches exemplaires du docteur Moody et d'autres chercheurs d'avant-garde. Je ne ferais (c'est là un point de vue tout à fait personnel) qu'une seule remarque à leur propos. Laquelle ? Celle de ne nous présenter uniquement que des cas superbes dans lesquels l'au-delà semble si beau avec même, penserait-on, le Christ se dérangeant en personne, sous la forme d'une Grande Lumière, pour accueillir tous les mourants quels qu'ils soient.

Il existe pourtant aussi d'autres témoignages (on en parle évidemment moins) et, précision importante, pas nécessairement relatés par des forbans ou d'autres gens n'ayant pas la conscience tranquille, qui font allusion à la traversée d'effrayantes régions infernales qui correspondraient au bas-astral dans la terminologie occultiste. Peut-être nous faudrait-il méditer sur le

grandiose symbolisme de l'Échelle de Jacob, en ajoutant qu'il faudrait sans doute la prolonger vers le bas dans les profondeurs infernales ?<sup>2</sup>

En matière de phénomènes paranormaux, il ne faudrait évidemment pas omettre les innombrables faits de hantise qui sembleraient, suivant les cas, faire entrer en action des manifestations aux origines diverses, des phénomènes naturels inconnus ou mal connus (hypothèse à ne pas négliger), l'intervention d'esprits désincarnés (des hommes, mais aussi parfois des animaux), les pouvoirs médiumniques soudainement développés chez un sujet (qui sera souvent un enfant ou un adolescent habitant sur les lieux), l'action d'entités sensorielles, bienveillantes ou hostiles.

Phénomène bien intrigant aussi : ce que l'on appelle en langage spirite les matérialisations. On invoque à ce propos les cas – fort étranges au demeurant – des grands médiums capables de faire se matérialiser quelque chose (des fleurs, par exemple) qui ne se trouvait pas du tout auparavant dans la pièce, et ce à la stupeur bien compréhensible de l'assistance. Mais de tels cas pourront sans doute se produire d'une manière spontanée et pas forcément toujours d'une façon si jolie et bienveillante. Il y a ces cas de hantise où des pierres surgies de nulle part se mettent à tomber à l'intérieur d'une maison. Elles auront tout de même parfois la délicate attention – tout aussi inexplicable – de dévier leur trajectoire juste à temps pour éviter de heurter les témoins. En sens contraire, on devrait signaler les exemples de disparition soudaine d'un objet matériel.

À propos de matérialisation, je me souviens tout d'un coup (c'était dans mon enfance) d'une grande bande dessinée qu'avait publiée juste avant 1939 l'hebdomadaire juvénile l'As. On y voyait le jeune héros affronter l'opiniâtre et tenace cruauté d'un étrange médecin qui présentait l'originalité d'être simultanément maître des plus terribles pouvoirs que donne la magie noire et également des secrets scientifiques d'extrême avant-garde. Ce personnage diabolique avait inventé un appareil lui permettant – arme imparable – de lancer à volonté sur ses adversaires une petite meute d'êtres aussi féroces mais encore plus redoutables que des fauves en chair et en os.

<sup>2</sup> Rappelons que, dans le domaine des initiations traditionnelles, on retrouve toujours ce passage à travers les ténèbres et leurs périls avant de déboucher vers la Grande Lumière.

De quoi s'agissait-il ? De matérialiser tout d'un coup les créatures horribles arrachées aux terrifiants fantasmes oniriques d'un sujet en proie à une fièvre délirante pour les faire accéder de leur plan à celui de nos apparences sensibles. Car ces êtres cauchemardesques mais illusoirement correspondaient bel et bien à quelque chose de tout à fait réel : il s'agirait de larves (pour user d'un terme ancien classique) peuplant les régions les plus inférieures du bas-astral.

Mais, à mon avis du moins, il existe le plus étrange des phénomènes paranormaux et qui constituerait encore un véritable sommet dans l'étrange. Lequel ? Nous nous trouvons tous assujettis – dans l'existence du moins – à l'écoulement linéaire irréversible du temps qui régit les apparences sensibles, qui va toujours du passé vers le futur. Mais est-ce absolument toujours le cas ? N'y aurait-il pas des exemples – certes invérifiables mais qui donnent tant à rêver – d'êtres humains capables non seulement de connaître le passé et l'avenir (c'est le domaine de la voyance et des prophéties) mais de franchir tout d'un coup, d'une manière volontaire ou involontaire, les bornes de notre époque pour se trouver transposés vers le passé ou vers le futur ? Mais la Réalité ultime (celle qu'on écrit avec un grand R) ne coïnciderait-elle pas avec un Éternel Présent ?...



## Quelques indications au sujet de la « *Fraternitas Thesauri Lucis* »



Par François Bertrand

*Avant d'entrer dans le détail des indications à proprement parler, il faut bien comprendre ce que signifie ce titre de « Fraternitas Thesauri Lucis » qui, à première vue, semble surprenant. Il s'agit de trois mots latins avec deux génitifs successifs et, pour les traduire en français, il y a lieu de rassembler le sens de ces trois mots.*

L'idée est donc d'exprimer d'un côté le fait qu'il s'agit d'une Fraternité, rassemblement d'hommes et de femmes ayant un idéal commun dont le fondement est précisément la fraternité, ensuite l'idée de lumière, sous-entendu, de « Lumière Divine », et enfin l'idée d'amasser, de thésauriser, de mettre quelque chose de côté en vue d'une utilisation ultérieure lorsque le besoin s'en fera sentir. Alors cinq traductions sont possibles :

1. Fraternité du Trésor Lumineux
2. Fraternité du Trésor de Lumière
3. Fraternité de la Lumière Thésaurisée
4. Fraternité de la Lumière Amassée
5. Fraternité de la Lumière Conservée

Comme on peut s'en rendre compte, aucune traduction n'est vraiment satisfaisante. Mais peu importe !

Parmi les ouvrages facilement accessibles et traitant du sujet, seules trois mentions, pas très longues, sont consacrées à cette société rosicrucienne et nous allons mettre en vrac, puisqu'ils sont relativement courts, les différents éléments à notre disposition.

D'abord Serge Caillet dans son ouvrage intitulé *Monsieur Philippe, l'Ami de Dieu*, éditions Dervy, 2000, indique à la page 73 : « *Mystique (ie Sédir) à l'école du thaumaturge lyonnais (ie le Maître Philippe de Lyon), Rose-Croix des temps nouveaux, parmi les sociétés dont s'il s'occupa, puis se sépara, Sédir réserva une place à part à la « Fraternitas Thesauri Lucis » (F. T. L.), fondée vers 1898 et conçue comme « une manifestation d'un centre rosicrucien très élevé » et d'une « initiation très pure et essentiellement christique » ( la*

## Quelques indications au sujet de la « *Fraternitas Thesauri Lucis* »

citation est tirée du livre de Sédir *les Rose-Croix, les Amitiés Spirituelles*, Paris, 1972, p. 78 ).

Deuxièmement Erik Sablé dans son *Dictionnaire des Rose-Croix*, éditions Dervy, Paris, 1996, à la rubrique F. T. L. écrit ceci :

« *Fraternitas Thesauri Lucis : société rosicrucienne fondée par Papus, Marc Haven et Sédir en 1897. Nous savons peu de choses sur cette société secrète très fermée. D'après Sédir l'initiation était « très pure et essentiellement christique ». Elle avait pour but de rassembler les meilleurs éléments du martinisme. Mais on ne connaît pas avec certitude les noms des autres membres. Sédir fut le principal animateur de la F. T. L. et lorsqu'il démissionna en 1908 la fraternité disparut peu après. »*

Enfin le troisième ouvrage est celui de Gérard Galtier intitulé : *Maçonnerie égyptienne, Rose-Croix et néo-chevalerie, les Fils de Cagliostro*, la « pierre philosophale », éditions du Rocher, 1989.

Dans le chapitre 12 de cet ouvrage, l'auteur présente le contexte historique de l'évolution des mouvements ésotériques, surtout rosicruciens, des années allant *grosso modo* de 1888 à 1914. Les acteurs sont nombreux et nous en citerons quelques-uns : la « *Rose-Croix Kabbalistique* » fondée par Stanislas de Guaita et Joséphin Péladan, la « *Golden Dawn* » de William Wynn Westcott et Samuel Liddell Mac Gregor Mathers, la « *Rose-Croix ésotérique* » de Franz Hartmann, toutes trois « rosicruciennes », puis l'échange de leur initiation « martiniste » individuelle entre le Docteur Gérard Encausse, Papus, et Augustin Chaboseau. Le mouvement qui paraît le plus intéressant pour nous, c'est la « *Rose-Croix Kabbalistique* », conçue comme une société secrète supérieure coiffant la pyramide initiatique. Bientôt son entrée fut réservée aux martinistes Supérieurs Inconnus et le nombre des membres limité à cent-quarante-quatre. La chambre de direction comprenait douze membres. On y étudiait la kabbale et plus spécialement les œuvres d'Eliphas Lévi, l'abbé Louis Constant, décédé en 1875. Il existait quatre degrés dont le dernier était celui de « *Frère Illuminé de la Rose-Croix* ». Après le décès du Grand Maître le marquis Stanislas de Guaita, le 19 décembre 1897, des dissensions entre les dignitaires apparurent. Il en résulta finalement la fondation d'une nouvelle société rosicrucienne la « *Fraternitas Thesauri Lucis* », objet de cette note.

L'Ordre Martiniste, bien établi en 1897, constituait le vivier dans lequel il était possible de sélectionner les meilleurs éléments pour les présenter à des organisations plus sélectives, en particulier la « *Rose-Croix Kabbalistique* »...

Quelques indications au sujet  
de la « *Fraternitas Thesauri Lucis* »

Cependant après bien des démêlés, hélas relativement fréquents dans ces milieux, en 1897, avant même la mort de Stanislas de Guaita, Papus (le Docteur Gérard Encausse), Marc Haven (Emmanuel Lalande) et Sédir (Yvon Leloup) jetèrent les bases d'une nouvelle société rosicrucienne : la F. T. L. Gérard Galtier se pose la question de savoir si, du fait que la Rose-Croix Kabbalistique ne leur donnait pas entière satisfaction, ils suscitérent l'opinion, le sentiment du Maître Philippe de Lyon pour résoudre cette crise. D'après les écrits de Sédir cités plus haut, on peut en déduire sans risque de beaucoup se tromper, que c'est le Maître Philippe qui proposa ou au moins inspira la nouvelle société à fonder. et le texte de Sédir met indirectement mais clairement en lumière que c'est le Maître Philippe lui-même qui est effectivement la « *manifestation d'un centre rosicrucien très élevé* » et que celui-ci est à l'origine de « *l'initiation très pure et essentiellement christique* ». Sédir ajoute d'ailleurs : « *Nous savons que cette société a commencé à s'étendre vers 1898 ; et nous supposons que les néophytes sont mis en relation avec les membres de l'Ordre d'une façon analogue à celle que décrit l'affiche rosicrucienne placardée dans Paris en 1623.* »

Papus avait en arrière pensée de rassembler dans la « *Fraternitas Thesauri Lucis* » les plus hautes initiations pour les transmettre aux meilleurs étudiants des organismes qu'il dirigeait, en particulier l'Ordre Martiniste.

La F. T. L. ne paraît pas avoir eu beaucoup d'activités. Fin 1908, Sédir, qui restait son principal animateur, finalement plus homme d'étude que homme d'action, démissionna de toutes les sociétés occultistes dont il était membre pour se consacrer à une voie purement mystique. On peut noter alors qu'à partir d'août 1909, la F. T. L. disparaît de la liste des associations dont la revue *Uninitiation* était l'organe officiel.

La « *Fraternitas Thesauri Lucis* » fut sans doute la société vraiment secrète de cette époque...

Cependant on apprend avec surprise dans le livre de Pierre Geyraud, datant de 1938, *les Sociétés Secrètes de Paris*, que la F. T. L. aurait encore existé avant la Seconde Guerre mondiale, que son chef était un certain M.C., ami de François-Charles Barlet, et qu'elle possédait une filiale à Bordeaux nommée « le Saint-Graal ». Ce personnage M. C. reste bien mystérieux quoiqu'il soit mentionné dans plusieurs ouvrages. Nous n'en savons pas plus !

Voilà ce que l'on pouvait dire aujourd'hui de cette association rosicrucienne, la « *Fraternitas Thesauri Lucis* », sans chercher à en tirer aucune conclusion, même temporaire !

Wagner ou la magie de l'opéra

Par Marcel Mollé



*Marcel Mollé, écrivain et conférencier, était né à Paris en 1919. Cependant, c'est à Albi qu'il passa son enfance et son adolescence ponctuées de brillantes études. Après un retour dans la capitale imposé par ses activités professionnelles, il revint dans le Tarn aussitôt qu'il put rompre avec elles.*

*Il est de ceux pour qui la retraite ne signifiait pas repos et farniente. Travailleur infatigable, il entreprit la publication de plusieurs ouvrages poétiques et romanesques. Titulaire des Palmes académiques, de la médaille d'argent de la Ville de Paris et de nombreuses autres récompenses, il fonda et anima plusieurs associations littéraires et artistiques dont la dernière née porte le nom prestigieux de Maurice Magre et se consacre à l'étude et au rayonnement de l'œuvre du poète occitan, auteur du Sang de Toulouse. Marcel Mollé nous a quittés il y a cinq ans.*

Rien ne vaut le charme des premières impressions. Je me souviens du temps où j'ai entendu Wagner pour la première fois. C'était par une nuit d'été de 1935 dans le parc Rochemade où la ville d'Albi célébrait le cinquantenaire de la mort de Victor Hugo. On était saisi, dès l'entrée, par la chaleur accablante, l'étourdissement des lumières, le bourdonnement de la cohue. Les yeux étaient brûlés, la respiration étouffée, le corps tout entier à la gêne, écrasé dans un étroit espace sur des banquettes de bois entre d'épaisses murailles humaines. Mais dès les premières notes de l'ouverture de ce « *Tannhäuser* » précisément, tout fut oublié. L'œuvre était jouée par un orchestre symphonique local, d'une valeur très relative, où siégeait heureusement au pupitre du premier violon mon affectionné professeur de musique.

Cependant, malgré les imperfections de l'interprétation, je tombai dans un état d'engourdissement douloureux et délicieux. Il se peut que mon embarras rendit mon plaisir plus aigu. Qui connaît l'ivresse d'une ascension de montagne sait combien elle est intimement unie à la fatigue même, à l'éclat intolérable du soleil, à l'oppression du souffle, aux âpres sensations qui réveillent et stimulent la vie et sculptent, avec une précision ineffaçable, le souvenir d'un moment. L'inconfort d'un lieu de spectacle n'ajoute guère à

l'illusion. Peut-être est-ce à l'incommodité de ce concert que je dois d'avoir conservé si nette la mémoire de ma première rencontre avec l'opéra wagné-rien ?

De quel trouble magique il me pénétra ! Tout m'était mystérieux en lui, les sonorités de l'orchestration, les timbres, les rythmes, les mélodies, toute la poésie sauvage du lointain Moyen Âge, des légendes barbares et la fièvre obscure de nos désirs et de nos angoisses cachées. Je ne comprenais pas bien. Comment l'aurais-je pu ? Ces pages m'étaient inconnues. Il m'était presque impossible de saisir l'enchaînement des idées musicales : l'acoustique défectueuse, la mauvaise disposition de l'orchestre, la maladresse de certains exécutants altéraient constamment le dessin ou changeaient le rapport des couleurs. Tel trait qui aurait dû dominer se trouvait effacé, tel autre était dénaturé par l'inexactitude du mouvement ou la justesse douteuse. Encore aujourd'hui où nos orchestres de concert se sont formés par des années d'études, il m'arrive souvent de ne pouvoir suivre la pensée de Wagner que parce que je connais exactement la partition. La netteté du chant et, par suite, l'intelligence du sentiment disparaît, étouffée sous les accompagnements. S'il en est ainsi maintenant, combien l'obscurité devait être plus grande alors ! N'importe ! Je me sentais enveloppé de passions surhumaines. Un souffle puissant renouvelait mon souffle et m'emplissait de joies et de douleurs également bienfaisantes car les unes comme les autres respiraient la force qui est toujours une joie. Il me semblait, à seize ans, qu'on m'avait arraché mon cœur d'enfant et qu'on l'avait remplacé par le cœur de ce héros dont je vais essayer maintenant de vous conter l'histoire.

#### PREMIERS PAS, PREMIÈRES NOTES <sup>1</sup>

Le 21 mai 1813 eut lieu la bataille de Bauzen où Napoléon, une fois encore, fut victorieux. C'était cinq mois avant Leipzig que les Allemands appellent la bataille des Nations et Chateaubriand, la campagne des poètes. La chute de l'empereur était imminente et proclamée par la foule cosmopolite des artistes qui criaient : « Vive la liberté ! »

<sup>1</sup> Les intertitres sont de la rédaction de la revue.

Le lendemain de la bataille de Bauzen, le samedi 22 mai 1813, naquit le petit Richard Wagner dans la ville de Leipzig. C'était un incident infime. Il ne préoccupait pas beaucoup les habitants du second étage de la maison du « Lion blanc et rouge », sur le Brühl où ce poupon venait au monde sous le grondement du canon.

On ne fit guère fête au nouveau venu de monsieur Frédéric Wagner, secrétaire greffier à la Direction de la Police. Cette famille, en effet, comptait déjà huit enfants. C'était une charge en ces temps d'occupation soldatesque et de difficultés de toutes sortes. Qu'avait-on besoin de ce neuvième ?

Le 18, on porta dans l'église Saint-Thomas – celle de Jean-Sébastien Bach – le petit Wagner qui reçut les prénoms de Guillaume, Richard. Ce fut une petite cérémonie sans pompe aucune, en présence des seuls témoins. On rentra ensuite dans la vieille maison du « Lion blanc et rouge » pour vaquer aux occupations ordinaires sous l'œil de quelques portraits de famille.

C'était une vieille et laborieuse famille que celle des Wagner. Le grand-père paternel, Gottlob Frédéric II, avait été percepteur à l'octroi, l'arrière grand-père, Gottlob Frédéric 1<sup>er</sup>, théologien, avait été percepteur des impôts. Le bisaïeul, Samuel II, fut maître d'école tout comme le père de celui-ci, Emmanuel, lequel était organiste en plus. En remontant plus haut encore, on trouve Samuel 1<sup>er</sup>, maître d'école également. Rien ne distinguait donc cette famille de centaines de milliers d'autres ; aussi la naissance de Richard ne fut-elle un événement que pour sa jolie maman Johanna, et peut-être encore plus pour un personnage dont on regrettait vivement l'absence, le comédien Ludwig Geyer.

Geyer, revenu récemment à Leipzig, s'était réjoui de retrouver la petite scène du théâtre Thomé et aussi l'amitié chaleureuse du ménage Wagner où il avait le gîte et le couvert. C'est Frédéric, en effet, qui l'avait dirigé quinze ans plus tôt vers la carrière d'acteur. Il était extrêmement bien fait, fort agréable de visage, d'expression mouvementée et passant avec la plus grande facilité de la gaieté comique au tragique sombre.

Geyer, presque chaque jour, montait les degrés du logement de ses amis, s'amusait avec les enfants, s'occupait de peindre à l'huile la plaisante madame

Wagner et, le soir venu, si le théâtre faisait relâche, on se mettait en frais de poésie et de littérature.

En octobre, les événements se précipitent. On se bat sous les murs de Leipzig. Napoléon prend ses quartiers dans la maison Thomé. Mais les Saxons passent aux coalisés. L'armée française évacue en hâte le 19 octobre. Quelques jours après, une épidémie de typhus décimait cette population éprouvée. Un mois plus tard, le 22 novembre, Frédéric Wagner y succomba et Ludvig Geyer se trouva demeurer seul auprès de Johanna que ses larmes ne parvenaient même pas à enlaidir. Celle-ci ne put donc compter que sur le dévouement de son unique compagnon et elle n'eut pas tort de s'en remettre à lui. Geyer l'aimait depuis longtemps et il est certain qu'elle l'aimait aussi. Combien de fois n'était-il pas resté près d'elle pendant que son mari hantait les coulisses du théâtre Thomé où il avait de belles amies ? Les médisants assuraient même que le jeune Richard était le fruit de leurs amours. Quoi qu'il en soit, ils résolurent de se marier, union qui consacrait donc, en somme, une situation assez simple.

Tout de suite après les noces qui eurent lieu en août 1814, les Geyer s'installèrent à Dresde. On mit la plupart des enfants en pension. Geyer reprit dès lors sa place au théâtre et put sans trop de peine subvenir aux charges qui lui étaient imposées. En 1815, le foyer s'enrichit d'un nouvel habitant en la personne d'une fille Cécile.

De nombreux acteurs hantent la maison et, dans la troupe ainsi constituée, l'emploi qu'on réserve au petit Richard est celui d'acrobate car il est le seul à pouvoir glisser du haut en bas de la maison sur la rampe de l'escalier, seul à pouvoir marcher sur les mains. Geyer l'appelle le cosaque. On le mène souvent au théâtre où il a sa chaise dans la loge des comédiens qui communique avec la scène et il a même l'occasion qu'on lui fasse jouer un petit bout de rôle. Justement, un artiste nouveau, apparu dans le ciel de Dresde, Karl Maria von Weber lui en trouve un dans *Les vignobles du bord de l'Elbe* où Richard paraît en ange avec des ailes dans le dos et une autre fois dans *Haine et repentir* où il a même quelques paroles à dire.

Tels sont les jeux que goûte cette famille, mais Richard n'y voit que prétexte à ne point apprendre ses leçons. Il tapote un peu le piano mais de manière

non suivie et apparemment sans passion.

À sept ans révolus, on le met en pension à Possendorf, près de Dresde, chez monsieur Wetzel, pasteur de campagne. Il y est heureux. Il entend lire à haute voix « Robinson Crusoé » et une biographie de Mozart, mort depuis une trentaine d'années, mais une impression bien plus vive lui vient de la lecture des journaux faite par le pasteur et agrémentée de commentaires passionnés sur la Guerre d'Indépendance que mènent les Grecs contre l'opresseur turc. L'Hellade et la mythologie font irruption dans le cerveau de l'enfant qui en demeure pour toujours imprégné.

Richard était depuis un an chez le pasteur Wetzel quand un messenger vint l'y chercher parce que son père adoptif se trouvait à la mort. C'était au début de l'automne 1821. On conduisit l'enfant auprès du lit de celui qu'il appelait « son père ». Il le vit si faible et en conçut un tel effroi qu'il ne trouva ni larmes ni paroles. Sa mère l'engagea à jouer sur le piano de la pièce voisine pour montrer ses progrès. Richard attaqua bravement l'air nouveau de Weber « La ronde des amies de la mariée ». L'enfant entendit alors le mourant murmurer : « *Aurait-il du talent pour la musique ?* » Ce mot le frappa et il en garda mémoire. Aux premières heures de l'aube suivante, sa mère s'approcha de son lit en sanglotant. Geyer avait rendu le dernier soupir.

En décembre 1822, c'est sous le nom de Geyer que Richard entra à la Kreuzschule. Il devait y rester quatre ans et c'est plusieurs années après qu'il reprit le nom de Wagner. Ce fut d'abord un élève appliqué, admis parmi les derniers, mais tout de suite l'un des premiers de sa classe. Aucun goût pour les mathématiques, par exemple, non plus que pour les langues mortes, mais doué pour la composition, les rédactions, la mythologie et l'Histoire. Vif, d'esprit gai, mais très impressionnable. Parmi les hommes qu'il admire : Karl Maria von Weber.

Il va au Grossgarten où l'orchestre militaire donne tous les après-midi un concert et là, tout contre le kiosque, le gamin écoute passionnément, emporté par l'allégresse rythmique. Son cœur éclate presque sous le la du hautbois qui semble éveiller les autres instruments comme un appel de fantôme.

Un jour, c'est un élève de sa classe que la mort emporte. On charge ses camarades d'écrire un poème nécrologique dont le meilleur aura les honneurs de l'impression. Le prix échoit à Richard Geyer. Du coup, il compose un poème sur la mort d'Ulysse. Puis, c'est la mort du seul dieu qui vive pour lui, parmi les hommes : Karl Maria von Weber.

Serait-il poète ? Ces morts, ces hasards, ces distinctions à l'école détermineraient-ils une vocation ? La petite sœur Cécile l'affirme volontiers. Il écrit donc un drame et anime un théâtre de marionnettes. Toutefois, l'essai ne lui paraît pas concluant. Ses sœurs ne savent en faire que des gorges chaudes.

Nous touchons à ce moment si complexe de la vie de l'enfant où, entre tant d'aptitudes naissantes et dissemblables, brusquement, il décidera de suivre telle voie plutôt que telle autre, telle sollicitation de son imagination créatrice de préférence à telle suggestion d'exemple ou de raisonnement. L'enfant Wagner est placé dès à présent à son premier carrefour. Également sensible à la musique, à la poésie, au théâtre, aux aventures imprévues du sentiment, au goût du livre et de l'étude, il ne faudra qu'une série de hasards conjoncturels pour l'amener devant sa destinée.

C'est d'abord Shakespeare. Il en est tellement saisi qu'il se penche sur son dictionnaire anglais pour parvenir à traduire en vers métriques le monologue de Roméo. C'est ensuite l'Odyssée dont il se vante d'avoir traduit les douze premiers chants. Il passe sans difficulté de la classe de 3<sup>e</sup> à celle de seconde et travaille d'arrache-pied à une tragédie en vers sur Héraklès.

Mais un grand changement se produit à ce moment là dans les habitudes de sa famille. Sa sœur Rosalie est appelée pour un engagement de longue durée au Théâtre de Prague où son autre sœur Clara se trouve déjà comme cantatrice si bien que madame Geyer, leur mère, se résout en conséquence à abandonner son installation de Dresde pour s'établir à Prague. Richard demeure donc seul et on le met en pension chez les Boehme, famille amie dont le fils Robert est son condisciple à la Kreuzschule.

Avec Robert, Richard entreprend bientôt à pied le voyage de Dresde à Prague où il doit retrouver les siens. Mais comme tous deux sont à court d'argent, il s'agit de pouvoir s'en procurer. Richard n'est pas longtemps en

pêche. Qu'est-ce que l'argent, en somme ? L'un en a, l'autre n'en a pas ; ce ne sont pas là des différences de valeur humaine et comme passe sur la grand-route une élégante berline, Richard, sans hésiter, s'avance vers les voyageurs et il demande l'aumône, tandis que Robert se cache dans un fourré. C'est la première fois qu'il tend la main, ce ne sera pas la dernière.

L'idée lui viendra aussi de quitter Dresde pour Leipzig où sa mère s'est de nouveau transplantée. Le meilleur moyen de réaliser son projet est de se faire renvoyer de son école de Dresde. Rien n'est plus simple ! On vient justement de lui infliger une punition qu'il estime injuste. Il y ajoutera un mensonge facile, il dira que sa famille le rappelle. La stratégie réussit à merveille et c'est ainsi qu'à la Noël de l'année 1827 ce garçon de quinze ans aborde enfin la ville de ses rêves.

Il apporte dans sa valise le premier de ses manuscrits : *Leubald et Adélaïde*, la somme de ses expériences et de ses connaissances, croit-il. C'est plutôt la somme de ses lectures.

La famille Wagner l'accabla de reproches lorsqu'elle eut découvert que toute cette dernière année d'études n'avait servi qu'à enfanter ce monstre. On le mit incontinent au collège Saint-Nicolas où il lui fallut, après un examen préliminaire, redescendre en 3<sup>e</sup>. Qu'y a-t-il de plus douloureux pour l'amour-propre d'un enfant qu'une mortification de cette nature : l'arrêt, dès le premier vol de l'imagination la plus somptueuse ? Il fallait trouver un moyen de reconquérir pour soi son prestige. Une brusque lumière l'inonde : la musique. « *Je savais ce que tous ignoraient, c'est que mon œuvre ne pourrait être jugée à sa propre valeur qu'après avoir été mise en musique et cette musique, j'étais décidé à la composer moi-même et à la faire exécuter.* »

#### PREMIÈRES RENCONTRES, PREMIERS ESSAIS

Il entre un soir au Gewandhaus, la célèbre salle de concerts de Leipzig. On y donne la symphonie en « la majeur » de Beethoven. Il entend aussi l'ouverture d'Egmont. C'est une telle surprise et, de surcroît, une telle révélation qu'il en attrape la fièvre. Le petit malade entre chez lui après cette audition inoubliable mais désormais il ne confiera plus rien des pressentiments

qui le remplissent de joie, d'étonnement, de troubles physiologiques. L'adolescent, sorti de sa chrysalide, a déployé ses ailes. Il est guéri de toutes ses inquiétudes ; il est né au monde des sons. À côté de ses anciennes idoles vient se placer le dieu nouveau, Beethoven, dont il apprend en même temps la vie, la surdité, l'œuvre, la mort. « *Je me formais de lui une image surhumaine.* » Il le voit dans ses rêves, lui parle et se réveille baigné de larmes.

Le temps de Freischütz est passé. Le seul désir qui l'occupe est d'apprendre à composer. Il se glisse en cachette chez le marchand de musique Wieck (le père de la future Clara Schumann) et loue, à crédit, la « Méthode de Basse chiffrée », par Logier. Les embarras pécuniaires qui, de tous temps, troubleront sa vie datent de ce moment. Ce souci ne serait d'ailleurs pas bien pesant s'il n'amenait bientôt, à cause des réclamations puis des sommations de paiement du sieur Wieck, la découverte du pot aux roses. Nouveau scandale de famille. Que faire de ce jeune dévoyé qui abandonne son école, se comporte mal dans la suivante, contracte des dettes, écrit des vers et menace de tout planter là pour composer de la musique ? Sa mère ne voit guère qu'une solution pratique : l'abandonner à son démon.

C'est ainsi que Richard apprit les éléments du violon avec Robert Sipp, mais il s'en dégoûta presque aussitôt. On le confia alors à l'organiste Gottlieb Müller qui lui montra les rudiments du contrepoint et de l'harmonie. Autres obstacles. Le jeune homme ne voulait pas comprendre les nécessités des règles. Il faillit se décourager pour de bon.

Son seul recours contre l'ennui sont les belles nuits solitaires passées le front sous la lampe à copier les œuvres de Beethoven. Là, au moins, les règles de Gottlieb Müller se trouvent magnifiquement violées. Là, règne la vie, de puissants désordres, la fraîcheur, l'imprévu, parfois une sorte de folie. Cela ressemble à ces merveilleux « Contes d'Hoffmann » dont il faisait sa nourriture quotidienne. Bien entendu, il a rayé complètement l'école de Saint-Nicolas du nombre de ses préoccupations et, depuis six mois, n'y met plus les pieds.

Richard aborde cependant, quand il le veut, la terre solide du théâtre où les hommes se dépouillent de leur déguisement social pour ne plus exister que dans la Vérité du Cœur. On y joue le *Faust*, de Goethe, le *Guillaume Tell*, de Schiller, *Jules César*, *Macbeth* et *Hamlet*, de Shakespeare. Et voici qu'éclate

dans le ciel artistique une nouveauté : *La Muette de Portici*, d'Auber. Cet opéra offre un thème dramatique entier, sans défaillance, sans concession au gracieux ni à l'aimable. En outre, une instrumentation, un coloris, un emploi direct et tragique du chœur.

Ayant entendu coup sur coup la « Symphonie en la majeur », « Egmont » et « La Muette », il voulut connaître la « Neuvième ». On disait que Beethoven l'avait composée étant à moitié fou, qu'elle était le *nec plus ultra* du genre fantastique et incompréhensible. Raison de plus pour l'étudier et y chercher le démoniaque. Dès qu'il parvient à se la procurer, le collégien se sent « *fasciné avec la violence de la fatalité* » car elle contient, en effet, le secret de toute musique, le ton fondamental d'une âme. En quelques semaines de labeur nocturne, l'enfant a pourtant copié puis réduit pour piano dans son entier cette partition touffue. Et l'éditeur Schott à qui il envoie son travail lui offre en échange un exemplaire de la « *solemnis* ». C'est une nouvelle émotion dont il gardera toute sa vie le souvenir. Puis vient l'apparition sur la scène de Leipzig de Wilhelmine Schröder-Devrient, dans « *Fidelio* ». Un immense désordre s'ensuit. Il voudrait créer, d'une façon ou d'une autre, exprimer le tumulte qui l'emplit après avoir entendu chanter dans *Fidelio* cette prima donna de vingt-cinq ans.

Richard reprend enfin le chemin de l'école Saint-Thomas. Il n'en abandonne pas la musique pour autant ; au contraire, il se met à composer et achève bientôt une Ouverture en si bémol majeur.

Il la porte à Henri Dorn, jeune chef d'orchestre du théâtre qu'il a eu l'occasion de rencontrer. À son grand étonnement, Dorn accepte de la diriger. Ce Dorn était l'ami de la nouveauté, spirituel, cultivé et assez pince-sans-rire. Il fut surpris de la connaissance approfondie que Wagner avait des partitions de Beethoven. Personne, vraiment, ne les possédait comme lui. Mais, en dehors de cela, que savait-il ? Que valait-il ? C'est ce qu'on allait voir.

On répète donc avec l'orchestre et c'est un immense éclat de rire. Les vieux instrumentistes veulent s'en aller. Mais Dorn s'obstine et le soir du concert, présenté comme le concert populaire de Noël, le morceau est joué sous le titre d'« Ouverture nouvelle » et sans nom d'auteur. Richard est un peu inquiet de l'accueil que lui réservera le public et il garde secrète son aven-

ture, sauf envers sa sœur Ottilie. Elle l'accompagne au théâtre et gagne sa loge tandis que le compositeur a toutes les peines du monde à franchir le contrôle. Il doit avouer qu'il est l'auteur de l'« Ouverture nouvelle » pour obtenir une place et arrive juste à temps.

*« Le thème principal de l'allégo, raconte Wagner, était à quatre temps, mais après chaque mesure, j'en avais intercalé un cinquième tout à fait indépendant de la mélodie et qu'accentuait un coup de grosse caisse. »*

L'effet fut d'abord de surprise puis le retour violent et régulier de ce coup de tampon fit sourire et bientôt mit la salle en joie. L'auteur souffrit le martyr et d'autant plus qu'il savait ce coup de timbale noté fortissimo jusqu'à la fin. Il perdit conscience de ce qui se passait et ne revint à lui que lorsque la musique cessa comme un rêve incompréhensible.

Pour bien des jeunes gens, c'eût été l'agonie d'une puérile vanité et le renoncement à la musique. Richard, lui, écrit une autre Ouverture pour « La fiancée de Messine » et compose divers morceaux pour le « Faust », de Goethe.

Bien qu'il ne puisse être immatriculé tout à fait régulièrement, Richard Wagner est cependant inscrit parmi les étudiants. Il suit les cours de philosophie du professeur Krug et celui de Weiss sur l'esthétique. Krug l'ennuie assez vite. Quant à Weiss, si sa physionomie le séduit, l'abstraction de ses idées et l'obscurité de son style le harassent. En attendant, il a d'autres aventures que celles de la spéculation philosophique. Et d'abord cette fameuse Saxonia dont les couleurs sont le blanc et le bleu. Parmi les vieux, ceux qui ont vu s'écouler quatorze ou quinze semestres de brasserie, Richard retrouve quelques héros de septembre 1830, en particulier le nommé Gerbert qui porte deux hommes à bras tendus et peut arrêter un fiacre au trot en l'empoignant par la roue, Degelow, aussi, spécialiste en duels et aventures galantes. Et puis, il se découvre une passion nouvelle, celle des cartes et du jeu. La constante et tragique lutte de Wagner pour arracher l'argent au Destin commence durant trois nuits de beuverie estudiantine. Au cours des semaines qui suivent, il tente sa chance, avec des hauts et des bas, dans tous les tripots de Leipzig.

Cette fois-ci, Richard a en poche la pension de sa mère qu'il a été chargé

d'encaisser et il ne balance pas une minute. Il s'approche de la table, parmi la horde des vieilles crapules et des étudiants décaqués. Il joue, l'argent s'en va. Aucune passe heureuse et, chaque fois que les cartes s'abattent, sa petite mise est ratissée. Tout y passe jusqu'au dernier écu, le seul qui lui reste et qu'il écrase encore dans sa main brûlante. Il l'avance cependant et bien qu'il n'ait ni bu ni mangé, son émotion est si forte qu'il lui faut sortir pour vomir. Lorsqu'il revient, il retrouve sa pièce doublée d'une autre, puis quadruplée. Et, dès cet instant, la chance tourne en sa faveur. Il regagne. Il se laisse porter sachant qu'à chaque coup son avenir tout entier est dans la carte retournée. Enfin, le banquier s'arrête, épuisé, et Richard reprend sa petite fortune qui lui permet de rembourser sa mère et de payer ses dettes.

Mais il est temps d'apprendre autre chose que l'asservissement de ses passions. Par une sorte de réaction intellectuelle, Wagner se donne cette fois avec effort, avec persévérance, à l'étude de l'harmonie et du contrepoint. Leipzig possédait l'un de ces consciencieux organistes pédagogues qui, de tous temps, furent l'honneur d'une maîtrise. Cet homme, du nom de Théodore Weinling se trouvait être le « cantor » de l'école Saint-Thomas. Il comprit aussitôt qu'en ce jeune élève régnait une volonté originale quoique indisciplinée. Loin de le rebuter par trop de théorie, il fallait donc fournir à son imagination une pâture pratique, le conduire doucement à se chercher lui-même des règles, à se construire une architecture dans les limites de laquelle il trouverait un jour son style. Il reprit tout depuis le commencement, avançant pas à pas, d'exemple en exemple, s'appuyant sur Bach et Mozart, exigeant de Richard qu'il apprît à moduler les thèmes dont sa tête foisonnait, à les analyser, à les réduire, à les étendre, à les écrire en fugue ou en canon sans jamais laisser passer rien de confus ou d'incorrect. Et ce qui avait longtemps semblé à Wagner du pédantisme s'éclaira de cette discrète et satisfaisante lumière qu'apporte le savoir au plaisir de l'esprit.

C'est dans une telle perspective qu'il compose et achève une Ouverture en ré mineur qui est jouée au Gewandhaus le 23 février 1832. Cette fois son nom figure sur le programme et le morceau remporte un succès décidé. Une belle revanche sur le pitoyable essai à solo de grosse caisse. Et comme ce printemps est rempli de promesses heureuses, une autre Ouverture de Richard est jouée au théâtre avant chacune des représentations du « Roi Enzo », de Raupach. Enfin, une troisième Ouverture en « ut majeur » ; celle-là

est exécutée au Gewandhaus encore, lors du concert donné par une cantatrice en vogue au Théâtre italien de Dresde : madame Palazzesi.

#### PREMIERS ÉMOIS, PREMIÈRES FÉRIES

Après la composition de cette symphonie, Wagner éprouve le besoin d'une autre fuite. Vienne, capitale de la musique, mansarde du rude Beethoven, cité amère au divin Mozart, Vienne verra bientôt sur son pavé où se glissait encore tout à l'heure le fluet Chopin, le futur compositeur de « Lohengrin ».

*« Le choléra était en personne devant moi ; je le voyais, je pouvais le toucher de mes mains, il entra dans mon lit, il m'enlaça. Mes membres se glacèrent, je sentis la mort m'étreindre le cœur. Je ne sais si je dormais ou si j'étais éveillé, mais à l'aube, je m'étonnais d'être vivant. »*

Le choléra ou le diable, c'était le fameux Johann Strauss, l'auteur de tant de valse et de pots-pourris que l'on chantait d'un bout à l'autre de l'Empire. Le jeune voyageur le regardait diriger son orchestre que Strauss conduisait à l'attaque en maniant son violon comme un capitaine jette à l'ennemi ses cavaliers dans une sorte de hurlante frénésie. Johann Strauss, c'était tout Vienne et tout l'été frémissant de 1832. L'ombre de Beethoven ne gênait plus personne dans cette capitale dansante. Elle ne troublait même plus ce Wagner de dix-neuf ans, fier de ses favoris, de son chapeau haut-de-forme, de ses pantalons casimir et en somme ravi par les joyeuses soirées au Théâtre Ander Wien. Cela n'eut pas été complet sans quelque musique... sentimentale. Elle ne se fit pas attendre. Un mois plus tard, lorsque Richard fut arrivé chez le comte Pacht, au château de Pravonin, à quelques lieues de Prague, les deux filles naturelles de celui-ci, Jenny et Augusta Ratmann, s'occupèrent aussitôt de lui tourner la tête. Elles étaient des amies de sa sœur Ottilie. S'amusant de cet amoureux novice, elles se gardèrent de le prendre au sérieux, destinées qu'elles étaient à chercher un établissement durable parmi la petite noblesse du voisinage. Sans doute ignorèrent-elles toujours qu'elles avaient semé dans cette terre ardente les germes de la haine et de la poésie. Lorsqu'il prit congé des deux belles jeunes filles, après six semaines de séjour, Wagner n'aurait su dire s'il était encore amoureux ou irrité.

*« Je devins dur et blessant. Je me perdis en digressions sur la Révolution française. »*

Il emballe les ébauches de ses nouveaux poèmes et ses manuscrits de musique. Il fait ses adieux aux étoiles qui piquent le toit du château, aux vieux arbres du parc, à ces aristocrates aimables et corrompus. Puis, il s'installe à Prague, apprend à y devenir souple et rusé, et parvient, grâce à cela, à faire jouer sa symphonie en ut majeur. Mais surtout, il compose d'arrache-pied son premier opéra : « Les noces ».

Le poème des « Nocés » achevé et sa musique en bon train, Richard envoie le tout à sa sœur Rosalie, l'aînée de la famille, celle qu'il respecte et hérite maintenant le plus pour l'avoir entendue un soir pleurer sur sa jeunesse manquée. Larmes secrètes, surprises par hasard. Elles ont creusé dans la mémoire de Wagner un chemin où la pudeur, l'effroi, l'enthousiasme se mêlent en une émotion quasi mystique. C'est à elle qu'il dédie aujourd'hui ses efforts. C'est pour elle qu'il veut se relever de son passé futile. Aussi, quand Rosalie retourne à son frère les « Nocés » et la partition en déclarant ne pouvoir s'intéresser à cet ouvrage lugubre, sa décision est-elle prompte. Il déchire le manuscrit sans tristesse.

Après cette destruction courageuse, Wagner sent monter en lui un bouillonnement de musiques personnelles. Les idées surgissent : les thèmes, les ensembles et, bientôt, le malaise de la création saisit une nouvelle fois cet adolescent fiévreux. Il a trouvé dans un conte de Gozzi, « La donna serpente », le sujet dont il a besoin parce qu'il stimule son goût pour le pittoresque et le sens du symbole. Aussitôt, il l'arrange à sa façon, la repétrit, rebaptise ses personnages de noms ossianiques<sup>2</sup> et construit son poème « Les fées ».

*« Mon héros était le prince Arindal. Il était aimé de la fée Ada qui le retenait loin de ses états dans son royaume enchanté. Les fidèles sujets du prince vont à sa rencontre et finissent par le retrouver. Pour le décider à revenir, ils lui annoncent que son pays est tombé aux mains des ennemis. Seule la capitale résiste encore. La fée amoureuse le renvoie elle-même dans sa patrie car*

<sup>2</sup> Ossian est un barde écossais légendaire qui aurait vécu au 11<sup>e</sup> siècle et écrit des poèmes en gaélique et en erse. Certains auteurs en ont fait le père éponyme des romantiques. (N.D.L.R.)

*un arrêt du Destin la condamne à rester fée jusqu'à ce que son amant ait triomphé des épreuves qu'elle doit lui imposer. »*

Bien sûr, il ne s'agit pas d'une œuvre fondamentale mais dans ce poème trop riche, un peu confus et en partie manqué, il y a pourtant les embryons de Tannhäuser, de Lohengrin et de la Tétralogie. Les fées sont un pressentiment aussi bien en musique qu'en poésie. La confiance absolue dans l'Amour, la musique et l'amour confondus en un seul et même génie, les charmes, les philtres, les épreuves imposées aux amants, l'accession du couple élu en paradis, tout cela se retrouvera plus tard amplifié et approfondi dans ses drames.

À la fin de l'année 1833, l'œuvre est achevée. Il met le nez à sa fenêtre avec satisfaction et après avoir paraphé sa partition, il regarde tomber la neige sur les toits de Würzburg où il s'est réfugié. Il est midi. Un carillon sonne à toute volée. Il écrit à sa sœur Rosalie et, comme un vrai dramaturge, il distribue déjà les rôles. Il voit grand, très grand. Toute une race, tout un peuple, toute une mythologie.

Le jeune poète à sa fenêtre couve cette singulière maladie des artistes qui les fait sans cesse mourir pour renaître jusqu'au jour où cette cruelle postérité fera d'eux les fils des beaux monstres qu'ils ont engendrés.

Dès son retour à Leipzig, au commencement de 1834, Richard cherche à faire accepter par le Théâtre son nouvel opéra mais il se heurte cette fois à une forte opposition. Elle vient pourtant d'un brave homme, le régisseur Hauser qui, dressé à la stricte école de Bach, reproche même à Mozart certaines de ses libertés. Comment pourrait-il goûter celles du jeune Wagner pour qui toute licence est déjà, sans qu'il l'avoue encore, la première loi de l'esthétique ? Hauser refuse « Les Fées » et l'auteur, irrité mais souple, écrit pour plaider sa cause. Sans rien pressentir encore de cette carrière d'écrivain et de polémiste à laquelle l'incompréhension des intendants et des directeurs va le conduire, Wagner se justifie. On lui reproche sa tendance ? C'est celle de son temps. On lui demande pourquoi il n'instrumente pas comme Haydn ? Parce qu'il est Richard Wagner. Il n'a aucune connaissance des moyens orchestraux ? Il méconnaît aussi les lois de l'harmonie ? Rien à répondre à cela, telle est toujours la position de l'accusé en face de l'accusateur. Mais pourquoi ne pas admettre qu'il possède un cœur ?

Qu'on l'autorise donc à soumettre son manuscrit au chef d'orchestre. Qu'on lui accorde de tenter Dieu.

Et bien non. L'occasion ne lui sera pas offerte. Hauser maintient son refus et Richard se console en acceptant d'effectuer un voyage en Bohême en compagnie de son ami Théodore Apel, fils de poète et de riche bourgeois.

C'est à Tepliz qu'un beau matin de juin Richard s'assied sur l'herbe et tire de sa poche son calepin pour y noter l'esquisse d'une œuvre nouvelle *La défense d'aimer*, tirée de la comédie *Une mesure pour rien*, de Shakespeare.

Cependant la famille Wagner attendait avec impatience le retour de Richard et tenait en réserve une grande nouvelle. Le Théâtre de Magdebourg en représentations estivales aux bains de Lauchstaedt cherchait partout un chef d'orchestre et lui offrait la place. Wagner se rend dans cette ville mais il est fortement déçu par l'entretien qu'il a avec le directeur et le régisseur. Il a l'intention de refuser mais, par courtoisie, accepte de passer une nuit ou deux à Lauchstaedt. Au moment où il parvient à la résidence qui lui est affectée, il aperçoit une jeune femme dont la tenue et la beauté diffèrent singulièrement avec ce qu'il a vu dans la matinée. C'est une actrice : la première amoureuse de la troupe du théâtre. Elle toise avec surprise ce chef à peine sorti de la coquille tandis qu'il admire l'aspect gracieux, plein de fraîcheur, de l'artiste, sa grande réserve de manières et l'assurance calme de ses mouvements. À l'instant même il décide d'assumer la responsabilité qu'un quart d'heure plus tôt il jugeait inacceptable.

Ainsi le sort a jeté les dés. Deux êtres viennent de se regarder qui vont, pendant toute leur vie, s'affronter, se désirer, se haïr, et dont la longue misère n'empêchera pas les tendresses violentes.

Vilhelmine Planer, dite Mina, était jolie, élégante d'allure, d'une coquetterie froide assez calculée et, bien que farouche, nullement sensuelle. Elle avait vingt-cinq ans (quatre ans de plus que Wagner). Cette différence d'âge, peu sensible chez des êtres si jeunes, devait orienter très vite ses sentiments vers une tendresse protectrice. L'apprenti chef d'orchestre fut tout de suite frappé par le côté sérieux de son caractère qui formait contraste avec la frivolité débrouillée du reste de la troupe. Lorsqu'elle quitta Lauchstaedt pour

Rudolstadt au bras du gentilhomme qu'on lui prêtait comme amant ou comme fiancé, Richard pensa en mourir de rage. Ils se retrouvèrent heureusement à Magdebourg où la compagnie prit ses quartiers d'hiver.

### PREMIERS SUCCÈS, PREMIERS TOURMENTS

La ville plut à Richard. Soixante mille habitants, un petit air de capitale, un théâtre en réorganisation, un personnel nombreux dont les femmes s'intéressèrent bientôt à ce jeune chef de musique excentrique et célibataire. À peine arrivé, il écrivit à Théodore Apel : « Fais moi un sermon. Je le mérite, mais dis moi : te serait-il possible de refaire de moi un homme ? Avance-moi deux cents thalers. »

L'argent étant venu, Wagner improvise un réveillon qu'il donne chez lui le 31 décembre. L'élite de la troupe est invitée, acteurs, actrices, femmes, maris, amants et... Mina, toujours convenable et toujours soignée. Dans l'atmosphère que Richard a su créer, les couples bientôt se forment et s'isolent si bien que même mademoiselle Planer cède à l'ambiance générale et, sans plus s'effaroucher, répond enfin aux avances de son amphitryon.

Cet échange devient un pacte, une prise de possession, tout un avenir conjugal. Ce que l'homme désire à peine, la femme déjà le soupèse et l'organise. Où il rêve de ses plaisirs, elle aménage son foyer.

Il se replonge dans sa « Défense d'aimer » ainsi que dans un autre manuscrit *Christophe Colomb* sur lequel il brode une forte Ouverture et quelques musiques de scène. On joue la pièce, le succès en est évident et l'Ouverture redemandée. Il trouve également l'occasion de se perfectionner comme chef d'orchestre. C'est une école pratique de premier ordre puisqu'il doit tout inventer par lui-même, tout diriger, former les chœurs, imposer ses conceptions, se découvrir un style. C'est ainsi qu'il a l'occasion de donner un concert avec la cantatrice Schroeder de Vrient, modèle de toute grâce et de toute perfection, venue donner quatre représentations à Magdebourg et que son petit admirateur de Leipzig a l'honneur, cette fois-ci, d'accompagner, mêlant son chant à celui de tous les instruments dont il est le maître et l'enchanteur.

Il la persuade de donner un concert à son bénéfice personnel. Cela devrait le soulager de toutes ses dettes. Hélas ! la salle ne se trouve qu'à demi remplie et à l'audition de son Ouverture, ce public clairsemé s'enfuit épouvanté. Wagner demeure face à face avec ses créanciers et penché sur le déficit considérable de sa première campagne lyrique.

À Leipzig, on attendait le jeune homme avec un peu d'inquiétude. Il avoua tout, même ses dettes croissantes envers Théodore Apel. Même la place de chef d'orchestre semblait perdue. Le seul avoir de Richard était sa partition de « La défense d'aimer » et son chien, un caniche brun qui le suivait depuis Magdebourg, le premier chien de Wagner, la première de ces âmes silencieuses qui s'attachent aux hommes sans jamais leur demander compte de rien.

Au Gewandhaus, cette saison-là, débutait un chef d'orchestre de vingt-six ans, élégant, fortuné, d'apparence fragile, mais étonnamment sûr de lui et qui, depuis son arrivée, avait bouleversé les méthodes de cette ancienne institution. Chef d'une virtuosité prodigieuse, il avait, en peu de temps, rajeuni ses cadres, renouvelé ses programmes, exigé de tous ses musiciens un travail précis et consciencieux. Aussi, le public lui vouait-il déjà un véritable culte. Ce chef, pâle et charmant, compositeur de mérite et qu'on savait, malgré sa jeunesse, avoir été lié d'amitié avec Goethe, s'appelait Félix Mendelssohn-Bartoldy. Wagner alla l'entendre et fut transporté de plaisir par la perfection du nouvel ensemble orchestral. Il remit à ce brillant collègue sa symphonie en ut majeur en le priant de la conserver dans ses cartons. Mendelssohn l'y conserva si bien, en effet, qu'elle... n'en sortit jamais.

Pour ce qui est du Théâtre de Magdebourg, celui-ci, dont la faillite semblait consommée, comptait rouvrir ses portes en septembre et son directeur s'en remit à Wagner pour engager les solistes nécessaires. Richard partit donc en tournée d'impresario.

*À suivre...*



### Yves-Fred Boisset a lu pour vous



Quelques esprits malicieux ou me connaissant mal vont m'accuser de copinage si je commence cette rubrique trimestrielle en vous présentant une encyclopédie originale qui a pour titre *Encyclophilatélie*, astucieuse contraction de deux mots « encyclopédie » et « philatélie », et pour sous-titre « Tout comprendre sur la philatélie ». Je m'explique : cet ouvrage qui retrace l'histoire du timbre-poste depuis sa naissance en Angleterre en 1840 jusqu'à nos jours, qui nous introduit dans les divers procédés de leur fabrication

et qui répond, avec moult détails, aux questions que se posent les collectionneurs, a été réalisé et publié sous la direction de mademoiselle Aude Ben-Moha qui est membre de notre équipe rédactionnelle comme on peut le voir en II de couverture. Et nous n'en sommes pas peu fiers. Rédactrice en chef de *l'Écho de la Timbrologie* et de *Atout Timbres*, membre de l'Académie Européenne de Philatélie, Aude, à qui nous sommes redevables de la présentation de notre propre revue, est l'âme de cette encyclopédie fort richement illustrée et éditée par Yvert et Tellier dont les noms font référence dans ce domaine<sup>1</sup>. L'histoire du timbre-poste, cet objet à la fois banal en son usage courant (l'expédition du courrier) et si précieux aux yeux des collectionneurs, les différents modes d'impression qui se sont succédé au cours des âges et de nombreux conseils pratiques donnés aux collectionneurs et à ceux qui seraient tentés de le devenir, nous sont détaillés avec soin. En annexe, on trouve des repères chronologiques de l'histoire postale française, un glossaire très complet, une bibliographie des ouvrages et publications philatéliques ainsi qu'un index général. Cette encyclopédie s'adresse aussi bien aux collectionneurs chevronnés qu'aux néophytes ; elle est aussi, et ce n'est pas son moindre mérite, susceptible de faire naître des vocations.

L'alchimie reste et demeurera certainement très longtemps un sujet de verse et controversé comme en témoigne l'abondante littérature qui lui est consacrée avec plus ou moins de bonheur et de pertinence. Le dernier en date (mais rien ne peut empêcher de penser que, depuis sa parution fort récente,

<sup>1</sup> *Encyclophilatélie*, sous la direction de Aude Ben-Moha, éd. Yvert & Tellier, 264 pages, 35 €.

quelques autres n'aient déjà vu le jour) fait table rase des fantasmes et chimères qui cernent trop souvent cette science mystérieuse qu'est l'alchimie. Jean-Pierre Giudicelli de Cressac Bachelerie a donné à son ouvrage l'intitulé suivant : *Pour la Rose Rouge et la Croix d'Or*<sup>2</sup>. Établissant avec un souci permanent d'impartialité un panorama des ordres initiatiques dans leurs liens avec l'alchimie et l'hermétisme, l'auteur s'emploie à redonner à l'alchimie « sa signification originelle, loin du verbiage fumeux de notre époque ».

Certaines idées reçues et solidement établies perdent leur crédit cependant que l'accent est mis sur les relations entre l'alchimie et l'ordre maçonnique avec des arguments qui n'avaient jamais été développés de manière aussi précise. L'auteur parle, selon ses assertions, au nom d'un Collège dépositaire des « Arcanes Majeurs » et précise « qu'il a tenu à parler uniquement de ce qu'il a expérimenté et constaté pendant quarante ans de quête traditionnelle ».



Nous ne quitterons pas le rayon de l'alchimie sans faire mention du *Traité de la voie sèche* de Grégoire Brissé<sup>3</sup>. Ici, nous sommes placés dans une autre perspective que celle du livre précédent. En effet, l'auteur se propose non pas de nous inciter à pratiquer l'alchimie mais de nous expliquer en quoi elle consiste. Chaque fois que je découvre un nouveau traité alchimique, mon sens critique s'aiguise spontanément. Cependant, faisant taire tout a priori, je m'efforce d'entrer dans le jeu et je dois confesser que, dans le cas du livre en question, j'ai apprécié la clarté et la

simplicité du propos quand on sait qu'il s'agit d'un domaine hermétique par définition. Aussi, puis-je en recommander la lecture à tous ceux que cette ancestrale science alchimique intrigue et qui désirent l'approcher pour cons-

<sup>2</sup> Jean-Pierre Giudicelli de Cressac Bachelerie, *Pour la Rose Rouge et la Croix d'Or*, éd. « Le Mercure Dauphinois », avril 2007, 224 pages, 17 €.

<sup>3</sup> Grégoire Brissé *Traité de la voie sèche*, éd. Le Mercure dauphinois, novembre 2006, 128 pages, 18,50 €.



tater que « *la nature est tout entière constituée d'un mélange confus de matière et de lumière* » (page 21).

Comme toujours, le rayon maçonnique de notre rubrique est bien fourni et, bien entendu, nous ne retenons que les ouvrages donnant de la franc-maçonnerie une image réelle, son vrai visage.



La franc-maçonnerie est une institution tricentenaire qui, tout au long de son histoire, a souffert de l'addition des attaques injustes et parfois sordides de ses adversaires, du laxisme regrettable de certains de ses membres qui en méprisent par incompréhension les principes fondamentaux et des quolibets des ignorants et qui, de ce fait, aurait dû disparaître depuis longtemps. Fallait-il qu'elle ait les reins solides ! Héritière et gardienne des valeurs humanistes et spirituelles occidentales, la franc-maçonnerie est attachée à une tradition initiatique non sectaire qui en fait son origina-

lité et sa force. Régulièrement, des voix s'élèvent pour prendre sa défense et faire connaître au grand public, parfois sceptique et souvent voyeur, le sens réel de son rôle au sein de la société. Nombreux sont ceux qui confondent tradition, passéisme et conservatisme, ce qui est de nature à semer la confusion et à défigurer la franc-maçonnerie. La tradition maçonnique n'est pas une tradition figée dans le temps ; elle évolue au fil des siècles sans pour autant tomber dans ce travers qui consiste à renier le passé et à en faire table rase. Jacques Fontaine se pose la question de savoir si la franc-maçonnerie a un rôle à jouer dans ce vingt-et-unième siècle qui commence et, cherchant à éclairer l'avenir à la lumière du passé, il publie une trilogie dont les trois volumes sont réunis dans un élégant coffret. Le titre générique de cette trilogie est *L'Espoir*<sup>4</sup>. Pour l'auteur, maçon passionné et enthousiaste, l'Ordre doit, comme toute société humaine, se réformer afin de poursuivre sa mission et s'ouvrir sur le monde sans pour autant renoncer à ses principes sacrés. Il serait excessif de dire que nous partageons sans réserve toutes ses analyses sur la franc-maçonnerie, mais nous avons comme lui le sentiment que celle-ci doit jouer un rôle non négligeable dans notre société

<sup>4</sup> Jacques Fontaine, *L'Espoir*, éd. Detrad, février 2007, 1 000 pages en 3 volumes, 69 €.

en proie à une grave crise spirituelle et ballottée entre un matérialisme réducteur et un fanatisme dévorant qui, l'un comme l'autre, ne peuvent engendrer que la peur et la haine. Dans le désert moral et spirituel qui s'étend chaque jour, la franc-maçonnerie s'apparente à une oasis où viennent s'abreuver ceux que, en son temps, Jules Romains appelait « *Les hommes de bonne volonté* ». Jacques Fontaine n'hésite pas à rappeler que « *le devoir maçonnique est un combat contre l'ignorance afin que progresse la connaissance et l'harmonie* ».



La franc-maçonnerie a ses historiens et c'est en historienne avertie que Andrée Buisine nous conte les péripéties des *Hauts Grades Écossais au féminin*<sup>5</sup>. La franc-maçonnerie est, à ses origines, une affaire d'hommes et ses racines britanniques ne sont pas étrangères à ce fait. Si les loges d'adoption réservées aux dames, généralement des épouses de maçons, existent depuis fort longtemps en France, il faudra attendre la fin de la Seconde Guerre mondiale pour voir des loges féminines exercer pleinement l'Art Royal.

Andrée Buisine cite ce passage du rituel de la

Grande Loge d'Écosse qui, au 18<sup>e</sup> siècle, faisait jurer au néophyte « *de ne pas assister à l'initiation d'un jeune homme encore mineur, d'un vieil homme radoteur, d'un dément, d'un athée, d'une personne sous l'emprise de la boisson, et d'une femme, en aucune façon* » (page 19). Curieux amalgame qui laisse pantois ! Une date importante est celle du 1<sup>er</sup> avril 1893 quand Maria Deraismes et Georges Martin fondent le premier atelier mixte, embryon du « Droit Humain ». Cependant, il faudra attendre 1959 pour que la Grande Loge Féminine de France devienne une obédience reconnaissable. Puis, Andrée Buisine nous fait vivre les étapes successives qui conduiront la franc-maçonnerie féminine à devenir une institution à part entière et à prendre sa place dans ce qu'il est convenu d'appeler le Paysage Maçonnique Français. Ce fut une longue marche et l'auteur souligne le rôle sororal joué par les maçonnes anglaises dans la transmission des hauts grades et la fondation d'un Suprême Conseil Féminin Français. Un rapide tour du monde nous montre combien la franc-maçonnerie féminine se développe et, en conclu-

<sup>5</sup> Andrée Buisine, *Les hauts grades écossais au féminin*, éd. Conform, avril 2007, 112 pages, 15 €.



sion à son essai, Andrée Buisine évoque quelques personnalités maçonniques éminentes qui ont justement joué un rôle dans le développement de cette maçonnerie féminine. Un travail important qui aide à mieux connaître (et peut-être à découvrir !) cet aspect moins connu de la franc-maçonnerie.



Poursuivant leur quête de la pensée de Saint-Yves d'Alveydre et de la résurrection de ses œuvres maîtresses que furent les cinq « Missions » écrites entre 1882 et 1887, les éditions Dualpha rééditent *Mission actuelle des ouvriers*<sup>6</sup>. Saint-Yves d'Alveydre nous avait habitué à produire des pavés, c'est-à-dire des volumes très importants. Ici, nous sommes en présence d'un livre court, ce qui n'enlève rien à sa densité intellectuelle, bien au contraire. Après avoir, dans le style pamphlétaire qu'il maîtrisait avec bonheur, expliqué comment ni les Juifs de l'Antiquité, ni les Souverains (les

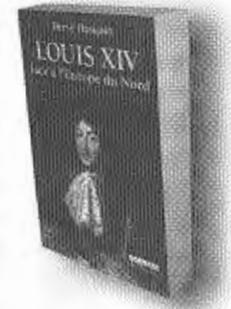
papes), ni les rois de France n'avaient été capables d'instaurer une synarchie qui, dans son esprit, s'apparentait, non pas à un complot politicien mais à une organisation initiatique des nations, il remet entre les mains des ouvriers (entendons : les travailleurs ou, ce que l'on appelle aujourd'hui, les forces vives de la nation) le soin d'établir cette société utopique dont il s'était fait l'apôtre et dont il désirait l'avènement. Sachant que notre auteur écrit son œuvre missionnaire dans les premières années de la III<sup>e</sup> République alors que se mettaient en place des institutions nouvelles, notamment le droit d'association, et que s'élaboraient les lois du ministre Waldeck-Rousseau ouvrant la voie au syndicalisme, on comprend l'opportunité d'un tel ouvrage dénué de tout esprit démagogique. Ce livre est aussi un témoignage important d'une tranche à la fois lointaine et proche de notre histoire.

Puisque nous voici entrés dans le rayon historique, je voudrais présenter deux ouvrages assez récents susceptibles d'intéresser les amateurs de faits et de personnages historiques peu ou mal connus.

On connaît amplement le rôle que Louis XIV, tant par sa forte personnalité que par la longévité de son règne, a joué non seulement en France mais en

<sup>6</sup> Saint-Yves d'Alveydre, *Mission actuelle des ouvriers*, Dualpha Éditions, 2007, 88 pages, 17 €.

Europe. Cependant, un des aspects de cette époque a été moins fouillée et exploitée, ce qui a poussé Hervé Hasquin à nous exposer par le menu l'histoire de *Louis XIV face à l'Europe du Nord*<sup>7</sup>. L'auteur, docteur en philosophie et histoire de l'Université Libre de Bruxelles et spécialiste de l'histoire économique et sociale des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, nous expose les résistances que l'Angleterre et les Provinces-Unies opposèrent aux rêves hégémoniques du roi de France. « *Pivots de la fronde anti-française, hérauts des libertés contre la tentation réelle ou supposée de monarchie universelle qui animait Louis XIV, l'Angleterre et les Provinces-Unies furent le centre d'une contre-culture démocratique et parlementaire* », écrit Hervé Hasquin en guise d'introduction à son propos, ajoutant ceci qui n'est pas sans intérêt : « *le Siècle des Lumières émergeait dans le dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle en Europe du Nord-Ouest* ».



S'attachant à dévoiler quelques faits qui relèvent généralement de ce qu'il est convenu d'appeler la « petite histoire », Raymond Veisseyre nous introduit dans le petit monde feutré des courtisans à travers la saga des *Pardaillan-Gondrin, ducs d'Antin ou la descendance du marquis de Montespan*<sup>8</sup>. Cette histoire nous plonge dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle et nous permet d'assister à l'ascension sociale d'une famille gasconne qui parvient à se hisser au rang des grands de la Cour. De surcroît, un de leurs descendants, Louis II, sera pendant un lustre le premier grand-maître français des loges maçonniques du royaume. Et, à cette époque, ce n'était pas rien... Au cœur de cette famille on rencontre bien entendu le célèbre duc d'Antin qui servit successivement sous Louis XIV et sous Louis XV et que notre auteur s'emploie à réhabiliter. Il le tient pour un grand serviteur de l'État tant dans la défense que dans la conservation du patrimoine artistique de notre pays bien que Sainte-Beuve ne manquât pas de le critiquer et de ne voir en lui qu'un brillant courtisan et rien de plus.

<sup>7</sup> Hervé Hasquin, *Louis XIV face à l'Europe du Nord*, éditions Racine, 2005, 340 pages.

<sup>8</sup> Raymond Veisseyre, *Pardaillan-Gondrin, ducs d'Antin ou la descendance du marquis de Montespan*, éd. Guénégaud, août 2006, 316 pages, 39 €.



Qui ne se souvient de ce mauvais livre (et de cet encore plus mauvais film) au titre pseudo-ésotérique de *Da Vinci Code* ? En un essai sans complaisance, Jean-Luc Maxence pose sans détours la question: *Faut-il crucifier Dan Brown ?*<sup>9</sup> Pour l'auteur, Brown est un imposteur avéré. En un style musclé, il dénonce les mystifications dont se rend coupable « cet ennemi juré de l'Église catholique, ce Renan de pacotille, ce destructeur des bases du christianisme, [...], ce pourfendeur enragé de Jésus et d'Hiram, ce truqueur de Gnose et

d'apocryphes, cet accoucheur de fausses clefs de Salomon... ». Pour ma part, je n'ai jamais manifesté quelque élan de sympathie à l'endroit de monsieur Brown (mes amis et mes lecteurs le savent), mais, cependant, je trouve Jean-Luc Maxence très sévère ; défenseur de l'*Opus Dei* et, plus largement, des institutions catholiques, il reproche à Brown sa passion des amalgames. Mais, Maxence lui-même, n'en commet-il pas un dans le neuvième chapitre de son essai quand il tente de démontrer que Dan Brown est « comme le fils spirituel du marquis d'Alveydre ». Cela, nous explique-t-il sans nous convaincre, parce que Brown « n'a pas hésité à marier Marie-Madeleine à Jésus-Christ » et « qu'il n'a point davantage craint de faire passer le Prieuré de Sion pour une société secrète réelle créée par Godefroy de Bouillon ». Qu'on me pardonne si je ne vois pas ce que vient faire ici, « ce médiocre rimailleur obsédé d'arrière-pensées théosophiques... » puisque c'est ainsi que Maxence présente Saint-Yves d'Alveydre (page 97 et ss.). Je ne pense pas que l'on puisse démonter une imposture, en l'occurrence celle du *Da Vinci Code*, en s'appuyant sur des arguments fantaisistes. Mais, en dépit de ce malheureux dérapage, loin de moi l'idée de « crucifier » Jean-Luc Maxence.

Pascal Bancourt a disséqué les contes arabes des célèbres *Mille et Une Nuits et leur trésor de sagesse*<sup>10</sup>. Il est vrai que ces contes sont très connus et font référence. Mais, dans cette étude, l'auteur sait les replacer dans leur contexte et dans leur époque et montrer qu'ils renferment un « enseignement que dispensaient d'authentiques maîtres spirituels ». Comme les autres mouvements initiatiques, le soufisme connaît la valeur de l'allégorie et Pascal

<sup>9</sup> Jean-Luc Maxence, *Faut-il crucifier Dan Brown ?* éd. Dervy, mars 2007, 130 pages, 13,50 €.

Bancourt démontre que les soufis furent les principaux inspirateurs des *Mille et Une Nuits* dont le style ingénu et libertin n'est que la vitrine d'une pensée philosophique et ésotérique profonde. « *Le mystère n'est pas une abstraction, mais une connaissance que le savoir livresque n'épuisera jamais, car elle s'inscrit en l'homme au-delà des mots* », écrit l'auteur page 356. La recherche des origines des contes allégoriques n'entache en rien leur beauté intrinsèque ni le plaisir que l'on éprouve à leur lecture. Ils ne peuvent que les renforcer. Chaque image contenue dans ces contes reçoit un éclairage nouveau à la lumière de l'ésotérisme arabo-musulman des premiers siècles de l'Hégire, ce que Pascal Bancourt sait, avec talent, mettre en évidence. À nous d'ouvrir un œil nouveau sur ces vestiges d'un passé bien plus vivant qu'on ne le croit.



Je terminerai cette rubrique en vous disant un mot d'un petit livre d'Erik Sablé qui nous met en présence du *Maître intérieur*<sup>11</sup>. Ce « maître intérieur » n'a rien à voir avec le « maître extérieur », que l'on peut croiser sous les traits d'un homme (ou d'une femme) ayant acquis nombre de connaissances de caractère spirituel et qui est propre à nous transmettre tout ou partie de ses acquis. Sans que ce dernier ne soit à jeter au rebut ou simplement dédaigné, il est bon de savoir qu'il existe un « maître intérieur » qui, nous dit l'auteur, « est beaucoup plus proche de nous, puisqu'il demeure dans le secret de notre cœur ». Erik Sablé nous livre les clés nécessaires pour la découverte (ou la redécouverte) de ce « maître intérieur » qui s'apparente à « un être de lumière » que nous devons cultiver pour notre plus grand bien et pour notre avancement dans la voie spirituelle.

<sup>10</sup> Pascal Bancourt, *Les Mille et Une Nuits et leur trésor de sagesse*, éd. Dangles, février 2007, 368 pages, 23 €.

<sup>11</sup> Erik Sablé, *Le Maître intérieur*, éd. Dervy, collection des « Chemins de Sagesse », février 2007, 104 pages, 9,80 €.

# L'Initiation

Cahiers de documentation ésotérique traditionnelle  
Revue du martinisme et des divers courants initiatiques

## Bulletin d'abonnement 2007

à recopier, à photocopier ou à télécharger sur le site [www.initiation.fr](http://www.initiation.fr)  
et à envoyer rempli, signé

et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

### Revue L'Initiation

7/2 rés. Marceau-Normandie - 43 av. Marceau  
92400 COURBEVOIE

Compte chèques postaux : 8 288 40 U PARIS  
IBAN : FR63 3004 1000 0108 2884 0U02 008  
BIC : PSSTFRPPPAR

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an  
(janvier à décembre 2007)  
4 NUMÉROS PAR AN  
à dater du premier numéro de l'année 2007

Nom..... Prénom.....  
Adresse.....  
Code postal..... Commune.....  
Date \_\_\_/\_\_\_/200\_\_ Signature\_\_\_\_\_

### Tarifs 2007

France, pli fermé ..... 30 euros  
France, pli ouvert ..... 27 euros  
U. E. - DOM TOM ..... 35 euros  
Étranger (par avion) ..... 42 euros  
ABONNEMENT DE SOUTIEN .. à partir de 43 euros

**Nota :** Les abonnés résidant à l'étranger (hors U. E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.  
Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros.

### Inventaire des numéros disponibles au 31/03/2007

1953-1-4-6	1954-1-2	1955-2-3
1956-1-3/4	1957-1-3/4	1958-1
1959-1/2	1960-1-2-3-4	1961-1-3-4
1962-1-2-4	1963-1-2-3-4	1964-1-3-4
1965-1-2-4	1966-2-3-4	1967-2 3/4
1968-1-2-3-4	1970-1-2	1971-3
1972-2-3-4	1973-1-2-3-4	1974-1-4
1975-1-2-3	1976-1-2-3-4	1977-1 2 3 4
1978-4	1979-1-2-3-4	1980-3
1981-1-2-3-4	1982-1-2-3-4	1983-1 3
1984-2-3-4	1985-1-2-3	1986-1-2 3
1987-2-3-4	1988-1-4	1989-1 3 4
1990-2-4	1991-1-2-3	1992-2-3-4
1993-1-2-4	1996-2	1997-1-2 3
1998-4	2000-2-3	2001-2-3
2002-2-3-4	2003-3-4	2004-2-3
2005-2-3-4	2006-1-2-3-4	2007-1

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5 € TTC (port compris)

À partir de 15 revues : 4 € ; à partir de 25 revues : 3 €

Pour les numéros qui ne sont plus disponibles,

il est possible de commander des photocopies  
au même prix et aux mêmes conditions.

Ces numéros épuisés figurent en italique dans le tableau ci-dessus.

### SOMMAIRES 2006

N° 1 - Au revoir, Jacqueline, par Yves-Fred Boisset - Une étoile disparaît, par Michel Léger - Poème « La Pierre » dédié à Jacqueline Encausse, par Marielle-Frédérique Turpau - Philippe Encausse et son père Papus, par Jacqueline Encausse - Conte « Les visiteurs de François », par Jacqueline Encausse - Conférence ésotérique de M. le Docteur Papus (1<sup>re</sup> partie) - Le Crocodile et les chants de Maldoror, par Patrick Négrier - Gérard de Nerval : l'éternel féminin, par Dominique Dubois - Le Temple, par \*\*\* - Poème « Le clerge », par Car Christaki - Les Ténèbres, conte-soufflé - Côté cour, côté jardin (suite et fin) par Arthur Brunier-Coulin.

N° 2 - Hommage à Robert Amadou, par Yves-Fred Boisset, Michel Léger et Serge Caillet - À propos d'une soutane, par Robert Amadou - Rasputine en appel, par Robert Amadou - La parapsychologie et la Bible, par Patrick Négrier - Malkuth, par Christine Tourner - Le manichéisme, par Morgan Vasconi - Conférence ésotérique de M. le Docteur Papus (2<sup>re</sup> partie).

N° 3 - Lumière, initiation et accoutumance, par Marc Barreau - Éléments des réflexions sur un martiniste oublié, le docteur Octave Béland, par Dominique Dubois - Chanté chrétienne et compassion bouddhique, par Jean-William Varlot - Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (1<sup>re</sup> partie), par Denise Bonhomme - Wakanami, les sœurs de la lune, par Lucia-Mary Bertheim - Les sept lois de l'Univers, par Dolores Saraluce - Conférence ésotérique de M. le Docteur Papus (3<sup>re</sup> partie et fin).

N° 4 - Jacob Boehme, essai sur une gravure tirée de son œuvre, par Méhiel - La création et la chute de l'homme selon Martin de Pasqualy - Jean-Baptiste Willermoz, par S. Deus - Papus : les activités multiples de « l'enfant prodige » de l'occultisme, par Arnaud de l'Estoire - Les publications de Papus : Le Maître, par Phaneg ; Papus, par Anatole France - Quelques présences allégoriques en littérature ésotérique française (2<sup>re</sup> partie), par Denise Bonhomme - Sur la tombe de Papus.